

DIOGÈNE

DRAME EN CINQ ACTES,
PRÉCÉDÉ D'UN PROLOGUE,

PAR

M. FÉLIX PYAT,

Représenté pour la première fois, à Paris, sur le second Théâtre-Français (Odéon),
le 6 janvier 1846.

NOUVELLE ÉDITION CONFORME À LA REPRÉSENTATION.

Personnages.

DIOGÈNE (grand 1^{er} rôle) .. MM. BOCAGE.
ALCIBIADE (jeune 1^{er} rôle).
CLINIAS (financier comique).
NICIAS (raisonneur).....
PLATON (jeunes 1^{er}).
EURIPIDE (Idem.).....
DÉMOSTHÈNES.....
SOPHOCLE.....
MILON.....
LYSIPPE (comique jeune)...
CYNÉGIRE.....
SOCRATE.....

Acteurs.

MM. BOCAGE.
RANDOUX.
MAUZIN.
PANSERON.
FRANK.
MONJAUVE.
ARNAULT.
STOLTZ.
DARCOURT.
BLAISOT.
HENRY.
PÉRIN.

Personnages.

GORGAS (comique marqué)..
PROTÉE.....
HYPERBOLÈS (rôle de genre)..
CACUS (Idem.).....
LE FILS DE SOPHOCLE (1^{er} rôle)
UN MARI, 1^{er} OUVRIER....
2^e OUVRIER.....
ASPASIE (grand 1^{er} rôle)....
LAÏS (jeune 1^{re}).....
PHRYNÉ (caracière).....
BATHYLLE.....
UNE FEMME.....

Acteurs.

MM. MONTEY.
DÉROSSELLE.
ROGER.
BARRÉ.
HARVILLE.
DRAIN.
ERNEST.
M^{me} FITZ-JAMES.
MATHIE.
NEUVILLE.
MEGNAN.
DUPONT.

JUGES, HÉRAUTS, GARDES SCYTHES, MUSICIENS, MUSCINIENS, MARCHANDS ET MARCHANDES,
PEUPLE ET ESCLAVES.

La scène est à Athènes.

PROLOGUE.

Le théâtre représente la principale place publique d'Athènes. — À droite et à gauche, palais, statues de la Fortune, de la Gloire, de Miltiade, de Périclès, etc., etc. — Temples de Minerve et de Mercure. — Sur le dernier plan, une fontaine visible à demi, etc.

SCÈNE I.

DIOGÈNE, jeune, en habit de voyage, la chlamyde courte, la chapeau sur le dos, entrant, au bâton à la main, puis s'arrêtant et secouant la poussière de ses pieds.

Me voici donc arrivé, me voilà dans Athènes... oui... au cœur même de la ville... (Il tire à l'angle d'une maison.) dans l'Agora, sur la première place publique... Que c'est beau ! que c'est grand ! que d'or et de marbre ! je suis ébloui... Je n'ai pas assez de mes deux yeux, il me faudrait avoir les cent prunelles d'Argus et les tenir toutes ouvertes à la fois, pour tout voir et tout admirer. Est-ce bien là la demeure de simples mortels ? ne serait-ce pas plutôt l'Olympe même ? Suis-je bien éveillé ? Non, je ne dors pas, je n'en ai pas même envie, malgré la fatigue du voyage... je suis bien à Athènes,

à Athènes, en vérité ! (Il regarde autour de lui.) Voilà la statue d'Hermodius à côté de la Liberté, celle de Périclès à côté de la Fortune, celle de Miltiade à côté de la Gloire ; le temple de Mercure vis-à-vis du temple de Minerve, les largesses du commerce et les merveilles des arts ; tous les trésors de la paix, tous les trophées de la guerre !... C'est bien là Athènes, la grande, la belle, la florissante Athènes ; j'y suis enfin !... Combien de fois j'ai soupiré après cet heureux jour ! combien de fois j'ai souhaité l'hospitalité de cette terre chérie des dieux et des hommes, de cette patrie des fleurs et des fruits, de cette Athènes couronnée d'olives et de violettes ! Combien de fois, impatient de vieillir et de connaître, j'ai dévoré en esprit le temps et l'espace, j'ai devancé l'aveur avec mes vœux, je me suis élançé vers vingt ans, Athènes et la liberté ! Oh ! mes rêves



sont accomplis, surpassés... Rêves de ma jeunesse, d'azur et d'or, d'espérance et d'avenir, vous tous conteurs de gloire, de fortune et d'amour, vous voilà donc enfin devenus ici des faits et des vérités, des réalités du présent... Que je remercie les douze dieux de m'avoir fait naître loin de cette ville, puisqu'ils devraient m'y laisser venir un jour : car c'est un ravissant spectacle qu'une capitale comme Athènes pour un paysan de Sinope, pour un pauvre étranger comme moi, un ravissant spectacle et un délicieux séjour... Qu'il doit être bon de demeurer ici ! qu'il doit être aisé d'y vivre ! un pays si riche, si fécond, doit être plein de ressources ; une ville si bien civilisée doit être favorable à tous les besoins, propice à tous les désirs ; chacun doit trouver sa place et sa part : on ne peut vraiment avoir que l'embarras du choix dans la tâche ! Voyons, moi, par exemple, que ferais-je, s'il faut faire quelque chose pour vivre à Athènes?... Quel état prendrai-je pour être utile à mes nouveaux concitoyens et à moi-même ? car je veux être Athénien... Que ferais-je donc ? en plutôt que ne ferais-je pas ? Oh ! oui, peu importe ! le premier état venu : je me sens propre à tout ; j'ai tous les nobles instincts, toutes les grandes ambitions... Justement cette statue de Miltiade va me donner un conseil. Une statue d'or pour un soldat... à la bonne heure ! voilà un sort digne d'envie !... Quelle raie d'être la vie d'une si belle mort !... la fortune d'abord, la gloire ensuite ; la gloire, cette suprême monnaie avec laquelle le peuple s'achète toujours par payer ses deites. Il y a donc profit et honneur à servir Athènes, à être soldat. Je suis jeune et brave, je servirai Athènes, je serai soldat.

SCÈNE II.

DIOGÈNE, CYNÉGÈRE.

CYNÉGÈRE, ayant une jambe de bois et un bras en écharpe.

La charité, s'il te plaît, pour un pauvre soldat estropié !

DIOGÈNE.

Quoi ! tu as été soldat ?...

CYNÉGÈRE, montrant ses blessures.

Oui, soldat, et du temps qu'on faisait la guerre, tu vois ; du temps que Sparte était un camp, Athènes une flotte ; que chaque mère disait à son fils en lui donnant la bouclier : Reviens de chez nous ou dessous ! que toute la Grèce se levait comme un seul homme contre les rois étrangers. C'était le bon temps. Je m'appelaient Cynégète alors ; j'étais à Salamine, soldat de la liberté.

DIOGÈNE.

Quoi ! tu étais à Salamine, et tu demandes l'aumône ?

CYNÉGÈRE.

Mélas ! oui, les dieux m'ont refusé le bonheur de mourir pour la patrie ; et, blessé comme je suis par le fer des Perses, je ne puis plus que mendier.

DIOGÈNE.

Mais la république ne t'a donc pas dédommagé de tes blessures ?

CYNÉGÈRE.

Ah bien oui, la république ! il y en a tant d'autres qui ont perdu leurs bras et leurs jambes à son service, que s'il lui fallait dédommager tout le monde, elle serait encore plus pauvre que moi...

DIOGÈNE.

Brave homme !... Mais la guerre a ses profits pour les vainqueurs... N'as-tu pas eu ta part de la victoire ?

CYNÉGÈRE, frappant sur sa jambe de bois.

La voilà ! les blessures pour les soldats ; les dépouilles, les couronnes, les pensions... (Montrant la statue de Miltiade.) les statues même, pour les chefs... mais aussi l'ostracisme et l'exil !... J'aime encore mieux la part du soldat !

DIOGÈNE, lui donnant une obole.

Tiens, mon brave !

CYNÉGÈRE.

Les Dieux te bénissent !

(Il sort.)

DIOGÈNE.

Je ne serai pas soldat !

SCÈNE III.

DIOGÈNE, seul.

Qua serai-je ? Par Jupiter ! prenons un parti plus profitable et plus sûr. Fi de la guerre ! Je serai un soldat de la paix, un ouvrier. J'ai de bons bras, je suis fort, j'aime le travail, je vais chercher de l'ouvrage...

SCÈNE IV.

DIOGÈNE, OUVRIERS MAÇONS portant un homme couché sur une civière.

PREMIER OUVRIER.

Gare !

DEUXIÈME OUVRIER, avec une stèle qu'il présente à Diogène.

Pour la veuve et les orphelins, la charité, s'il te plaît !

DIOGÈNE.

Que portez-vous donc là ?

DEUXIÈME OUVRIER.

Un des nôtres, un pauvre ouvrier maçon qui vient de se casser les reins en tombant du haut d'un palais.

DIOGÈNE.

Et il est mort ?

DEUXIÈME OUVRIER.

A peu près. Nous le portons chez lui, où il achèvera de mourir, faute de secours.

DIOGÈNE.

Faute de secours !... Dans un pays où ils font ces merveilles, les ouvriers meurent faute de secours ! Pauvres gens !... Tenez !

(Il donne une obole.)

DEUXIÈME OUVRIER.

Que les Dieux te le rendent !... (Ils sortent.)

DIOGÈNE.

Je ne serai pas envrier.

SCÈNE V.

DIOGÈNE, seul.

C'est là leur fin, à eux aussi !... Pas plus d'aide aux invalides de la paix qu'à ceux de la guerre ! Mauvais métiers l'un et l'autre. Non, je ne serai pas plus ouvrier que soldat... Oui, mais il faut être quelque chose, il faut vivre, et ma bourse est légère... Je n'en ai pas même pour la journée, si j'encontre encore d'autres concitoyens... Voyons, cherchons donc quelque chose de mieux !... Si, au lieu d'être un homme de pétil et de peine, je me faisais un homme d'esprit et de loisir ; si je prenais un état moins essou, qui ne compromît ni les bras ni les jambes, où l'on ne court pas le risque de se casser le cou, où l'on fût au moins sûr de sa vie... Si je me faisais poète, par exemple ?... Poète ?... Bah ! il n'y a pas de soi métier. J'ai tout ce qu'il faut pour celui-là, de la mémoire et de la verve, de la souplesse et de l'audace. Alons ! dussé-je être méconnu, incompris d'abord comme tout grand génie doit l'être, commencer, comme Apollon, par garder les troupeaux d'Admète, je serai poète... Je chanterai les héros et les Dieux... non, je les attaquerai, il y a plus à faire... Donc, Jupiter, Périclès, vous n'avez qu'à bien vous tenir dans vos palais, dans vos temples ; je serai poète !

SCÈNE VI.

DIOGÈNE, SOPHOCLE, au milieu de SES FILS.

SOPHOCLE, tenant un rouleau de papyrus à la main.

Au secours ! à moi ! délivrez-moi !

UN DES FILS DE SOPHOCLE.

Ne l'écoutez pas, citoyens, c'est un fou !

DIOGÈNE.

Un fou !

SOPHOCLE.

N'en croyez rien, je m'appelle Sophocle.

DIOGÈNE, se déconvrant.

Quel ! le poète Sophocle ?...

LE FILS.

Oui, Sophocle, notre père, un vieux poète, un vieux fou...

DIOGÈNE.

Grands Dieux !... l'auteur de tant de chefs-d'œuvre, d'*Iphigénie*, d'*Oedipe roi* !...

SOPHOCLE, montrant son manuscrit.

Et d'*Oedipe à Colone*, ma dernière folie...

LE FILS.

Fou à lier, te dis-je. Prends garde ! nous l'emmenons chez le juge pour le faire interdire.

(Ils sortent.)

SCÈNE VII.

DIOGÈNE, seul.

Décidément je ne serai pas fou, pas si poète. Non, je ne serai pas poète... pas si fou ! Mais cela se complique un peu, ça me semble... Allons, ne nous rabattons pas pourtant, cherchons encore !... Oh ! je puis être du moins peintre, sculpteur : c'est le milieu entre l'artisan et le poète. Précisément, voilà un passant assez mal tourné... Ce doit être un amateur du beau, un artiste.

SCÈNE VIII.

DIOGÈNE, LYSIPPE.

DIOGÈNE.

Hé ! l'ami, où demeure Phidias ?...

LYSIPPE.

En prison...

DIOGÈNE.

Lui ! pourquoi ?

LYSIPPE.

Parce que...

DIOGÈNE.

Qu'a-t-il fait ?

LYSIPPE.

Des chefs-d'œuvre.

DIOGÈNE.

Ah ! on va en prison pour ça ?...

LYSIPPE.

Oui, voilà son crime, là-bas, ce monument sublime, le Parthénon ! L'envie ne pardonne pas le génie.

DIOGÈNE.

Peste soit de l'art ! Il est vrai qu'en ne faisant pas de chefs-d'œuvre... Et encore, qui sait ? en juge si moi !... Allons, je ne serai pas plus sculpteur que poète. Que serai-je donc ?... Mais je n'ai déjà plus tant à choisir... Si j'étais tout le contraire d'un fou, d'un artiste... un sage, un philosophe ? Pourquoi pas ? Rien de plus aisé... J'aurais beaucoup de barbe, c'est l'essentiel ; je

vendrait de la sagesse à tout prix, et à tous ceux qui en ont besoin : je ne manquerais pas de disciples. C'est dit, je me ferais philosophe... (Bruit au fond de la scène.) Quel est ce vacarme?

VOIX, à la cantonade.

A bas l'athée, l'impie ! La ciguë ! la ciguë !...

SCÈNE IX.

DIOGÈNE, SOCRATE, VOIÉ, une coupe à la main, MILON, GARDES SCYTHES, HOMMES DU PEUPLE, PLATON.

MILON.

Place ! place ! laissez passer la justice d'Athènes !

DIOGÈNE.

Qui emmenez-vous donc ainsi ?

MILON.

Socrate le philosophe, qui vient d'être condamné, pour impiété, à boire la ciguë.

PLATON.

Une obole, s'il te plaît, pour acheter un coq qu'il doit immoler à Esculape avant de mourir.

DIOGÈNE.

Encore ! (Il donne l'obole.)

VOIX DU PEUPLE.

A bas Socrate ! (Ils sortent.)

DIOGÈNE.

Par tous les Dieux, je un serai pas philosophe !

SCÈNE X.

DIOGÈNE, seul.

Ah ça ! mais il devient très difficile de vivre dans cette bonne ville d'Athènes. Voilà une société assez peu sociable, en vérité, et je commence à être fort inquiet de mon avenir ! Moi qui croyais aux ruisseaux de nectar, aux montagnes d'ambrosie, au bonheur de l'âge d'or en ce charmant pays !... Quel parti prendre enfin, puisqu'il faut en prendre un, bon ou mauvais, pour vivre dans la meilleure des républiques grecques ? Voyons, courage ! cherchons toujours !... Si je me mariais ? Ah ! ce n'est pas un état, honnêtement parlant du moins. Mais j'y pense, pourquoi serais-je honnête ? Je n'en vois pas la nécessité. Si on condamne les honnêtes gens à Athènes, pourquoi ne serais-je pas malhonnête, voleur, par exemple ?... D'ailleurs, je n'ai plus qu'une obole dans ma poche ; j'en ai déjà, si je compte bien, quatre de moins qu'à mon entrée en société ; et si ça continuait de ce train-là, Athènes me coûterait infiniment plus qu'elle ne me rapporterait, car jusqu'ici elle n'a fait que me prendre, bien loin de me donner ! Prenons donc aussi. Oui, mais comment ? Avec ou sans la loi ? en faisant l'usure ou la bourse ? comme le prêteur Gorgias,

ou le bandit Cacus ? Oh ! pour le voir en grand, il faut trop d'avance ; voyons donc l'autre. Le jour baisse, je suis robuste, adroit, alerte... Quel est cet homme qui sort du temple de Mercure ? Un négociant, sans doute. Et cet autre ?

SCÈNE XI.

DIOGÈNE, HYPERBOLÈS, allant à Diogène un poignard à la main ; CACUS.

HYPERBOLÈS.

La bourse ou la vie !

DIOGÈNE.

Quel négociant !

CACUS.

La vie ou la bourse !

DIOGÈNE.

Deux contre un ! Tenez... partagez !

HYPERBOLÈS.

Comment, partager ? Il n'y a qu'une obole.

DIOGÈNE.

C'est tout ce que je possède.

HYPERBOLÈS.

Alors à moi la pièce !

CACUS.

Non, à moi !

HYPERBOLÈS.

Par le fils de Mars, je la garde !

CACUS.

Par Pluton, je te l'arracherai ! (Ils se battent.)

DIOGÈNE, aux gardes qui entrent.

Holà ! par ici. Au voleur ! au voleur !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, GARDES SCYTHES, MILON.

MILON, six voleurs.

Au nom du peuple, je vous arrête !

(Ils vont pour sortir.)

DIOGÈNE.

Et mon argent, l'arrêtez-vous aussi ?...

MILON.

Oui, comme pièce de conviction. (Aux voleurs.)
Soyez-nous ! (Ils sortent.)

SCÈNE XIII.

DIOGÈNE, seul.

Voilà une abominable conclusion ! Mais c'est épouvantable, inhabitable ! Athènes est un coupe-gorge, une caverne, un bois où les loups se mangent entre eux, où l'état de voleur même ne vaut rien ! Et de ce métier-là comme de tous les autres ! Il n'y en a pas un seul de bon, pas même le meilleur, pas même le pire. Je désespère : la vie humaine est impossible ici. Je ne serai pas Athé-

nien... Non, je ne serai ni soldat, ni poète, ni philosophe... A quoi bon se torturer l'esprit et le corps, pour être Milhiade, Sophocle ou Socrate, je ne puis espérer mieux ; pour aboutir ainsi à l'ostéisme, à la prison, à la ciguë?... Non, je ne serai pas Athénien... Si je me tuais ! mais j'ai cherché un moyen de vivre !... Un sage a dit : « Suis les lois de la nature, et tu ne seras jamais pauvre ; suis les lois du monde ! et tu ne seras jamais riche... » Va pour la nature, je renonce au monde, à la société, à l'humanité !... Au fait, rien ne m'oblige ici bas ; j'ai dû avoir des parents, je n'ai pas de quoi avoir d'amis ; je n'ai personne qui me serve, mais aussi personne qui me gêne ; ni droits, ni devoirs, ni intérêts, ni affections, ni patrie, ni famille. Je donne m'a démission d'homme : je ne me ferai pas même voleur... Que serai-je ? Rien... Hum ! il fait chaud encore ; j'ai soif... allons boire ! (Il se fouille.) Pas d'argent, plus une obole... Tiens, voilà un chieu qui va boire sans

argent à cette fontaine ! Allons, il me reste encore cette tasse... c'est quelque chose pour boire. Tiens ! il boit sans tasse ! (Il jette sa tasse, qui se brise.) Eh bien, je ferai tout ce qu'il peut faire, je boirai, je mangerai, je vivrai comme lui... Tout ce qui me restait d'humain est brisé comme cette tasse. Je veux être un chien, puisque je ne peux être un homme ; mais un chien sans collier et sans maître. Allons, vaines idoles, gloire, fortune, et toi aussi, Amour, pauvre dieu tu qui ne peux te passer des deux autres... allons, folles passions, respect humain, fausse honte, préjugés, quittez-moi, laissez-moi ! faites place à la licence et au cynisme ! Et gare à toi, Athènes, qui me métamorphoses ainsi, qui fais envier aux hommes le sort des bêtes !... Voilà mes mâchoires qui allongent, il me semble que mes cheveux se hérissent... Je n'ai plus de dents, j'ai des crocs ; je vais aboyer et mordre. Je ne suis plus Diogène l'Athénien, je m'appelle Diogène le Cynique !

ACTE PREMIER.

Dix ans plus tard. — Le théâtre représente une salle de festin chez Aspasia. — Fête luxueuse, tables flambeaux, parfums.

SCÈNE I.

ASPASIE, PHRYNÉ, LAIS, BATHYLLE et AUTRES COURTISANES ; ALCIBIADE, couronné de roses ; MILON, EURIPIDE, LYSIPPE, PLATON, NICIAS, GORGIAS, DEMOSTHÈNES, couronnés de fleurs et assis autour de la table d'un festin ; MUSICIENS ET MUSICIENNES, groupés et poés à l'antique ; ESCLAVES et SERVANTES.

BATHYLLE, debout, au milieu du banquet, avec une lyre.

L'Amour et l'Hyménée,
Un jour, devant les dieux
Priaient pour leur lignée,
Priaient à qui mieux mieux.

De leur progéniture
Venait le bon aloi,
L'un parait de nature,
L'autre parait de loi.

Chacun, selon sa cause
Et selon ses besoins,
Fit entendre sa gloire
Et fournit ses témoins.

L'Hymen donna pour preuve
Le patient Vulcain,
Sa tête à toute épreuve
Et sa robuste main.

L'Amour, d'un tour subtil,
Découvrit le pied-bot
De ce fils légitime
Et de ce mari sot.

Il dit : « De mariage
Le dieu défectueux
Est enfant du ménage
De Jupiter vertueux.
» Apollon, au contraire,
» Le chef-d'œuvre des dieux,
» Est enfant adultère
» De Jupiter amoureux.
» Le dieu le plus isomone
» A l'Hymen doit le jour,
» Le plus beau dieu du monde
» Est enfant de l'Amour. »
La preuve ainsi tournée
Est un entier succès ;
L'Amour sur l'Hyménée
Gagne donc ses procès.

SCÈNE II.

PROTÉE, LES MÊMES.

PROTÉE, entrant et annonçant.

Le jour !...

ASPASIE, vivement.

Je n'y suis pas... ferme les portes et les fenêtres ! Je n'y suis pour personne, entends-tu ? Point d'importuns, de visiteurs, de créanciers, de soleil, de délateurs, je dors... Il est toujours nuit chez Aspasia... Renouvelle les lampes, rallume les flambeaux ; fais-nous une lumière à éclipser Phébus, à le renvoyer coucher chez Téthys. Et nous, amis, continuons cette nuit jusqu'à l'aube, recommençons !

PHRYNÉ, mangeant avidement.

Bien dit. Déjeunons avec les restes du souper.
PROTÉE.

Des mendians sont là qui t'implorant pour ne pas mourir de faim.

PHRYNÉ, mangeant.

Est-ce qu'un meurt de faim ?

ASPASIE.

On ne meurt que de satiété, on ne meurt que d'ennui. (Protée s'éloigne.) L'ennui, c'est le malheur des gens heureux, c'est notre ennemi mortel, à nous les blasés d'Athènes... Trop heureux les pauvres, ils ont du moins à désirer. Allons, chante, chante, jeune fille; chante l'amour, tu le peux encore. Et toi, Phryné, sœur bacchante, mange et bois toujours ! Chacun son goût, amis ; nous avons ici l'ambrosie et le nectar, la poésie et la musique, les dons de Cérès et de Bacchus, d'Apollon et des Muses, tous les biens de l'âme et du corps... La vie est courte, qu'elle soit bonne ! Qui vivra bien, vivra long-temps... Mais vous voilà tristes comme un lendemain de fête, pâles comme le point du jour...

PHRYNÉ, mangeant.

Froids comme des plats de la veille. Vous me coupez l'appétit.

ASPASIE.

Vous m'effrayez. Qu'avez-vous ?

ALCIBIADE.

Si j'en juge de mes amis par moi-même, insensible Aspasie, c'est que nous voyons cette nuit s'achever comme les autres, sans être plus avancés dans ton amour, sans qu'aucun de nous ait encore la faveur, que dis-je ! l'espérance de succéder à Périclès.

TOUS.

Oui, oui !

ASPASIE.

Que voulez-vous ? L'Amour est un enfant aveugle qui ne sait pas choisir... Ne vaut-il pas mieux pour tous que je ne sois à personne ?...

ALCIBIADE.

Décidément, amis, Aspasie nous joue ; c'est une Pénélope qui défait la nuit les promesses qu'elle nous fait le jour ; elle nous traite comme ces sots de prétendants qui ne pouvaient pas tendre l'arc d'Ulysse... Ah ça ! femme obstinée, est-ce que tu soupire encore après ton époux ? est-ce que tu espères que l'absent va revenir ? Tu sais pourtant bien que ce pauvre Périclès a entrepris le voyage sans retour, hélas ! Ah ! si à tort ! jour jamais, je t'en réponds ; tu es veuve, très veuve, al veuve, que c'en est un scandale, un crime. Prends garde, nous te ferons accuser de philosophie et de sagesse par quelque Anytos. Bref, qu'attends-tu pour remplacer le défunt ? As-tu quelque épave à nous faire subir, quelque vœu à remplir, une toile infinie, un arc in-

possible ? Parle, enfin ; quand veux-tu recevoir nos présents de nocce ? Ton dernier mot ?... Nous ne sortirons pas cette fois d'ici, nous ne verrons pas le jour avant de savoir qui tu préfères de nous.

TOUS.

Oui, oui !

ALCIBIADE.

Tu as de quel choisis, je pense ?

ASPASIE.

J'ai l'embarras du choix, plusieurs soupirans.

ALCIBIADE.

Divine Aspasie, tu peux prononcer les yeux fermés comme l'impartiale Justice, sans crainte de te tromper, car tu as devant toi la fine fleur d'Athènes, toute son aristocratie de naissance, de vertu, de jeunesse, de force, de talent, de fortune, que sais-je ? Les yeux fermés ou ouverts, choisis donc entre nous ; nul autre qu'un de nous ne peut remplacer Périclès.

ASPASIE.

Que de modestie !

PHRYNÉ.

Comme ils se gargarisent ! (Elle boit.)

ALCIBIADE.

Que veux-tu de mieux ? Vois ! tout ce qui a un nom dans la paix et la guerre : l'archonte Micias, et le poète Euripide ; le sculpteur Lysippe, et le banquier Gorgias ; le philosophe Platon, et Milon l'athlète ; l'orateur Démosthènes, et moi, Alcibiade... pour n'en pas oublier.

ASPASIE.

Ainsi, j'ai à donner la pomme à l'une de ces rivales, l'éloquence, la force, la sagesse, la fortune, la poésie, l'art, la puissance et la beauté ! Quelle concurrence ! Une douzaine de déesses, tout un Olympus, en vérité.

TOUS.

Oui, oui !

LAIS, en soupirant, à part.

Ah ! peut-on hésiter devant Alcibiade ?

PHRYNÉ.

Moi, j'ai choisi Bacchus, comme Ariane.

(Elle boit.)

ASPASIE.

Heureuse femme qui à encore une passion ! Que ne suis-je comme elle : que m'en ai-je une aussi... Voyons !

TOUS.

Ah ! enfin.

ASPASIE.

Je m'y perds dans tous ces successeurs de Périclès : résumons un peu leurs titres, comptons toute cette monnaie d'un grand homme...

TOUS.

Oh !

ALCIBIADE.

Allons, Démosthènes, toi, l'orateur superlatif, parle pour tous... ou plutôt non, chacun pour soi.

TOUS.

Où, où !

ALCIBIADE, à Aspasia.

Moi, je t'offre ma jeunesse, mon printemps ; et le printemps, c'est l'avenir, l'amour, l'espérance ; c'est cette couronne de fleurs.

PHRYNÉ.

J'aime mieux les fruits. Toi qui ressembles à l'automne, Nicias, passe-m'en un.

NICIAS.

Par Jupiter ! l'automne a bien son prix, l'automne d'un archonte suriot, d'un homme qui joint à sa maturité une puissance presque royale, qui exerce l'autorité suprême, qui peut mettre avec lui la république et ses alliés, Athènes et toute la Grèce à tes genoux.

ASPASIE.

C'est beaucoup.

EURIPIDE.

Ce n'est pas assez ! Qu'importe le pouvoir d'un jour, près d'un règne éternel ! qu'importe Albônes et la Grèce entière ! Je te donne le monde, tous les lieux, tous les temps : c'est la gloire, la gloire immortelle que je t'offre, ô ma déesse ! Par mon maître Apollon, j'embaumerai ton nom dans mes vers, et ta beauté dans mes lauriers...

PHRYNÉ.

Mes lauriers, à moi, sont des pampres.

(Elle boit.)

EURIPIDE.

L'univers apprendra tes charmes comme ceux qu'a chantés le poète Homère.

LYSIPPE.

L'univers les verra. Moi seul, je puis les faire connaître, admirer à tous dans toute leur majesté, leur vérité ; moi seul, je peux te rendre un tel honneur, Aspasia, te donner une beauté toujours visible que le temps augmente au lieu de la flétrir, une beauté de déesse, de marbre ou d'alabastrin, à volonté. Moi seul, enfin, je puis t'aimer, t'estimer ce que tu vauds, avec la perfection de tes lignes et l'excellence de ta forme, avec tes trente-deux qualités. Le grand profit d'être belle pour des gens qui ne s'y connaissent pas, qui ne sont pas capables de distinguer la cheville de Vénus du pied-bot de Vulcain. Il n'y a qu'un artiste, il n'y a que moi pour aimer, admirer, estimer, apprécier le beau comme il faut.

LAIS.

Comment cet homme-là peut-il aimer le beau ?

ASPASIE.

Il doit être bien malheureux, quand il se regarde ; il ne mourra pas d'amour-propre, comme Narcisse.

(Tous rient.)

DÉMOSTHÈNES.

Disparaissez, pauvres rivaux de l'éloquence ! L'éloquence est la grande, la vraie, la seule puissance humaine. A son gré, elle change, déplace,

transporte l'opinion ; elle dispose à son gré de la faveur, de la fortune et de la gloire. C'est elle qui accuse et qui défend, qui perd et qui sauve, qui change la vérité en erreur, et l'erreur en vérité ; c'est elle qui glaise à deux tranchans qui coupe tous les nœuds ; c'est la sceptre absolu qui régit les peuples ; c'est, en un mot, la reine des républiques, et je la fais ton esclave.

ASPASIE.

Bon Démosthène ! comme il parle pour lui... Il n'a plus de cailloux dans la bouche. (On rit.)

GONGIAS.

Qu'est-ce que tous leurs mérites à côté du mien ? L'argent, l'argent, à la bonne heure ! parles-moi de l'argent ! Qu'est-ce donc que le reste ? quel honneur vaut l'éclat d'une pièce d'or ? quelle harmonia vaut le son d'une obole ? L'argent tient lieu de tout. Avec de l'argent, j'achèterai le crédit de l'archonte, les vers du poète, les statues de l'artiste, l'éloquence de l'orateur, l'élégance de l'Adonis. Toutes leurs vertus sont dans mon coffre.

ASPASIE, avec ironie.

Alors ton coffre vaut mieux que toi. (On rit.)

MILON, brutalement.

Moi, j'ai le droit du plus fort... c'est le meilleur. Ma suprématie à moi, c'est la force. Demandez plutôt aux moutons si les lions ne sont pas les maîtres. Voyons, quel mérite peut lutter avec le mien ? j'assomme au beuf, et je le mange...

PHRYNÉ, soupirant.

Heureux homme, qui mange un beuf !

(Elle mange. — On rit.)

LAIS.

A ton tour, philosophe Platon !

PLATON, d'un ton exalté.

Et des passions brutales !... Parlons des joies pures de l'âme...

PHRYNÉ, l'interrompant.

Oh ! aimez !... un philosophe après Milon !

ASPASIE.

Pourquoi pas ? j'écouterai même un philosophe pour me désennuyer. J'irais, pour me distraire, à l'Académie, au Portique, je ne sais où ; en enfer... je me remarierais même. Oul... mais, en vérité, je ne sais qui prendre ; j'en voudrais un comme Périclès, qui eût les mérites de tous...

PHRYNÉ.

Gourmande !...

(Elle mange.)

ASPASIE.

Ou bien qui n'eût aucun mérite ; toutes vos gloires m'éblouissent. Je suis plus indécise que jamais ; le bergeur Paris n'avait que trois rivaux à juger.

ALCIBIADE.

Et tu nous vois devant toi comme les trois immortelles, étalant de notre mieux nos mérites à tes regards, ou plutôt comme les anciens chefs

de la Grèce devant Hécube, faisant un pacte entre nous, jurant par le Styx d'obéir, non sans chagrin, mais sans courroux, à ta décision suprême, tant nous sommes soumis à ta volonté, à ta beauté souveraine... car tu as le pouvoir des Sirènes, la magie de Circé, les charmes de l'esprit et les grâces du corps; et il faut qu'Apollon lui-même ait donné la mère... car tu régnes en reine absolue sur toutes ces âmes républicaines; tu les pétrirais comme la cire de l'Hymète, dans tes victorieuses mains... Oui, tu me ferais couper les ailes de l'Amour, à moi plus volage qu'une abeille... tu ferais vendre des épiques à cet artiste, filer une quenouille à cet Hercule... le banquier Gorgias te prêterait sans intérêt; Nicias deviendrait brave, Platon fou, Milon sobre, Démosthènes muet, Euripide gai, Lysippe beau. Que sais-je! tu rajeunirais les vieillards, tu ressusciterais les morts, tu opérerais tous les miracles d'Orphée et d'Amphion; les bêtes et les pierres elles-mêmes, un rayon de tes yeux, un son de ta voix les animerait et les transformerait. Non, je ne sais vraiment pas qui pourrait te résister... tu rendrais mon père aimable, tu rendrais bonnette Hyperboète même, tu apprivoiserais Diogène...

LAÏS.

Ab! pour celui-là, non!...

ASPASIE.

Qu'en sais-tu?

LAÏS, à part.

Si je pouvais lui faire oublier Alcibiade. (Haut.) J'en suis sûre.

ASPASIE.

Mais...

ALCIBIADE, l'interrompt vivement.

Finissons! Choisis entre nous dans cette pléiade d'étoiles qui l'entourent comme leur soleil; tous les astres d'Athènes brillent dans ton ciel, tous...

LAÏS.

Excepté nu.

ASPASIE.

Qui donc?

LAÏS.

Le plus célèbre de tous.

ALCIBIADE.

Qui?

LAÏS.

Diogène!

TOUS, riant.

Diogène? Ah! ah!...

LAÏS.

Oui, Diogène! Ne riez pas! un grand nom, s'il vous plaît, un nom comme les vôtres, au dessus de tous les autres; Diogène qu'il vous fait au moins traiter d'égal à égal, seigneurs, qui brille ici par son absence, qui manque au triomphe de votre reine, et que je voudrais voir en-

chaîné comme vous à mon char, si j'étais Aspasia.

ALCIBIADE ET LES AUTRES.

Allons donc! Un ehien!... Fil!...

ASPASIE.

On parle beaucoup de ce Diogène, et depuis bien long-temps? Tout le mal qu'on en dit est-il vrai?...

PLATON.

On n'en dit pas assez: c'est une exception au monde, un être qui n'a pas son pareil, qui ne ressemble à personne...

ASPASIE.

Mais c'est original.

NICIAS.

Une brute qui n'a ni ciel, ni terre, ni feu, ni lieu, ni fol, ni loi, ni cœur, ni âme, rien de l'homme, pas même le nom...

ASPASIE.

Eh mais, c'est une bête curieuse.

MILON.

Tu veux dire un monstre.

ASPASIE.

Un monstre... Eh mais, savez-vous que c'est très rare...

MILON.

Un monstre à étouffer, qui ne respecte rien, pas même les dieux; qui n'aime rien, pas même les femmes...

GORGAS.

Une canaille qui couche dans un tonneau...

DÉMOSTHÈNES.

Qui ne parle pas, qui jappe...

PHRYNÉ.

Qui se contente d'une figue pour dîner...

EURIPIDE.

Qui rit de tout, même des tragédies...

LYSIPPE.

Et qui est laid!... (Rires.)

ALCIBIADE.

Maledroits!... comme nous le rebaissons!

LAÏS.

Le portrait n'est pas flatté, mais il ressemble. Ajoutons pourtant que ce chien est libre comme l'air; que ce gueux est fier comme un archonte, fort comme un athlète; que cette brute est spirituelle comme un singe, un poète, un artiste, un philosophe et un orateur, battus ensemble, et vens surer le Diogène tout entier.

ASPASIE.

Mais je meurs de le voir.

LAÏS.

La vue n'en coûte rien.

ALCIBIADE.

Lais, tu es une méchante.

LAÏS.

Vous êtes des envieux.

ASPASIE.

Mais il serait beau d'humaniser le monstre...

LAIS.

Oui, ma chère; seulement c'est impossible...

ASPASIE.

Ah! si je voulais!

LAIS.

Impossible, le dis-je!

ALCIBIADE.

Ne l'agacez donc pas ainsi!

ASPASIE.

Tu me donnes envie d'essayer...

LAIS.

Comme les Titans ont essayé le ciel.

ASPASIE, à Protée.

Qu'on aille me chercher Diogène!

(Protée sort.)

ALCIBIADE.

Diogène ici! Écoutez les roses, ouvrez les flacons, brûlez les parfums!

NICIAS.

Nous ne pouvons admettre un animal à lutter avec nous.

TOUS.

Nou! nou! c'est impossible!

ASPASIE.

Pourquoi pas? en avez-vous peur?...

MILON.

Nous en avons honte.

ALCIBIADE.

Honte et peur. Les morsures sont dangereuses pendant l'été.

ASPASIE.

Eh bien, cela sera diversion à vos flatteries. Je n'ai jamais eu que des complaisants, je ne suis entourée que d'adorateurs; ce métier de déesse m'ennuie, j'en suis lasse et mourir. Par la triple Hécate, je veux connaître un homme qui ne ressemble pas à tous, que je ne sache point par cœur, qui n'adore rien, ne respecte rien, ne craigne rien; pour qui je ne sois qu'une femme, et une femme qu'il n'aime pas; un être inhumain, sans cœur, ni âme, un monstre dénature, un chien, comme vous l'appellez. Ah! s'il pouvait être un peu enragé!... ce serait du nouveau pour moi. Du nouveau... ô bonheur! de l'impossible même.. Quelle gloire! l'impossible et le nouveau, l'antidote de l'ennui!... Merci, Lais. Je vivrai donc aujourd'hui!

PHRYNÉ.

L'amour passe, tout passe; il n'y a que la soif qui ne passe pas sans boire. (Elle boit. — Rires.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PROTÉE.

ASPASIE, à Protée.

Et Diogène?

PROTÉE.

Il n'a pas voulu venir.

ASPASIE.

En voilà donc un qui me résiste!

NICIAS.

Tant mieux!

ALCIBIADE.

Tant pis!

LAIS.

Je le disais bien, moi!

ASPASIE.

Et qu'a-t-il répondu?

PROTÉE.

Qu'il n'avait besoin de personne, et que, si on avait besoin de lui, on n'avait qu'à venir le trouver.

TOUS.

L'insolent! le misérable!

LAIS.

J'en étais sûre...

ASPASIE.

Ce refus m'irrite.

LAIS.

N'en parlons plus.

ASPASIE.

Au contraire.

NICIAS.

Il ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe davantage.

ASPASIE, se levant de table.

Puisqu'il ne veut pas venir chez moi, allons chez lui!

(Tout le monde se lève, excepté Phryné, qui reste à table.)

LAIS.

Chez lui!... mais c'est sur la place publique.

ASPASIE.

Nous ne ferons pas antichambre.

ALCIBIADE.

Mais il n'a qu'un mouton troué.

ASPASIE.

Nous aurons nos voiles. Il ne sera pas dit qu'un homme dans Athènes m'aura résisté.

PHRYNÉ, se levant de table à son tour.

Maudite bête qui nous fait quitter la table! Je n'ai plus de peines de cœur, moi; je n'ai plus que des maux d'estomac; le vieil Hippocrate m'a toujours dit que je périrais par là. J'emporte un en-cas.

(Elle prend une orange.)

LAIS, à Aspasia.

Tu échoueras, je le parie...

ASPASIE.

Je gage que non!

PHRYNÉ, se levant.

Je tiens le pari pour un diner.

LAIS.

Moi, pour une bagatelle, je suis sûre de gagner... Tiens, cette fleur d'Alcibiade!

ASPASIE.

Je tiens pour tout ce qu'on voudra...

ALCIBIADE, à part.

Ah ça ! mais quel intérêt Lais a-t-elle à ce jeu ?
(Haut.) Gare aux coups de dents !

ASPASIE.

N'ayez pas peur, je le mettrai à l'attache.

LAIS.

Ah ! Vénus elle-même y perdrait sa ceinture.

ASPASIE.

Vénus, oui ; mais moi !...

LAIS.

Toi, pas mieux qu'une autre. (A part.) Elle
douce dans le piège.

ASPASIE.

Esclaves, mes bracelets, mon marteau, mon
voile, toutes mes armes de guerre, et les meil-
leures... (Protée et plusieurs servantes contribuent à
sa parure.) mes perles les plus fines, mes couleurs
les plus vives, mes parfums les plus doux !... Je
vais combattre cette fois pour une cause sublime,
une bête à changer en homme, noble conquête
digne de moi : je veux être irrésistible. Allons
vaincre le monstre.

LAIS.

Emporte un philtre, te dis-je.

ASPASIE.

Et mes yeux ?

ALCIBIADE.

Quoi ! sérieusement ?...

ASPASIE.

Sérieusement. Il y va de mon honneur, du vo-
tre même. Je veux vous montrer aujourd'hui ce
que je vaudrai... Moi qui ai vu tous les grands
hommes de mon temps à mes pieds, je perdrais
tout mon prix, si j'étais dédaignée par le dernier
des mortels, fût-ce même Diogène le Cynique...
Mais il n'en réchappera pas. Partons.

ALCIBIADE.

Contentons son caprice, de peur qu'il ne de-
vienna une passion.

ASPASIE.

Appelez cela birrerie, coquetterie énorme,
caprice d'enfant gâté, tout ce qu'il vous plaira. Je
veux avoir raison du rebelle, dompter le mon-
stre ; je veux qu'il se mette sur les rangs avec vous
aujourd'hui même. Je vous invite donc à me faire
ce soir vos présents de nocce, le présent du Cyni-
que sera avec les vôtres, et, rassurez-vous, ce ri-
val-là n'est pas à craindre... Ce soir donc, à la
deuxième heure, quand je les aurai reçus, je choi-
sirai. (Ils sortent tous.)

ACTE DEUXIÈME.

Même décor qu'au prologue. — La place publique d'Athènes. — Au pied d'une des statues, un tonneau
renversé, une besace, un bâton.

SCÈNE I.

DIOGÈNE, seul, sortant de son tonneau avec une
lanterne allumée.Voilà le flux jour des hommes qui luit ! O ma
chère lanterne, image de mon âme, vigilante
comme elle, comme elle ennemie des illusions et
des chimères, toi qui m'as éclairé depuis dix ans
dans les ténèbres d'Athènes, toi par qui j'ai pu
dire de cette ville qui m'avait tant ébloui d'abord :
« Quoi ! ce n'est que ça !... » Entretiens bien ta
flamme, brûle sans cesse près de ce tonneau où
les cruches d'Athènes viennent puiser la sagesse ;
fais-moi toujours voir clair dans les fumées de
ce monde ; donne-moi ta précieuse lumière pour
connaître la vie humaine, ses ennuis et ses réalités,
pour apprécier ce que valent fortune, gloire,
amour, biens et maux, vains fantômes, vains
leurreux, qui se ressemblent de fait et ne diffèrent
que de nom ; pour en avoir, enfin, le mépris et le
détachement qui conviennent à l'être libre ici
bas... On plutôt, tiens, j'ai un accès de philan-
thropie aujourd'hui : fais-moi trouver dans ce
troupeau de bipèdes, dans ce tas d'immondices,un seul homme à estimer, un seul être à aimer,
et je t'éteins, et je redeviens homme moi-même à
l'instant. Jusque-là, je serai toujours chien, et tu
brûleras toujours, et nous nous consumerons
ensemble dans une attente et une recherche éter-
nelles. Oui, ma chère, jusque-là, c'est dit, je res-
terai hors de l'humanité. Où peut-on être mieux ?
Que me manque-t-il ? Des soucis, des besoins,
des passions, toutes ces misères humaines... Quelle
richesse ! Je n'ai rien à craindre, ni le vent, ni le
calme, ni la paix, ni la guerre, ni les voleurs, ni
les honnêtes gens, toutes ces inquiétudes... Quel
bonheur ! L'être libre, riche, heureux, n'est pas
celui qui a beaucoup, mais celui qui a assez ; or,
je vis sans désirs, sans tourmens, sans maître ; je
suis au dessus de tout et de tous... A ne juger
que par mon domicile, quelle supériorité ! si haut
que soit le palais des archontes, mon dôme s'élève
encore par dessus ; je suis logé comme un dieu en
plein air, et c'est Jupiter qui se charge des répa-
rations : je suis donc libre, riche, heureux, heu-
reux comme ne peut l'être un homme, bienheu-
reux comme un dieu ! Je resterai chien.

SCÈNE II.

DIOGÈNE, CACUS, HYPERBOLÈS, CITOYENS D'ATHÈNES.

CACUS, devenu scribe, entrant du côté où se tient Diogène.

Bonjour, Diogène!...

HYPERBOLÈS, devenu orateur, entrant gravement par le côté opposé à celui de Cacus, et lisant un manuscrit.

« La rhétorique est l'art de bien dire! »

CACUS, l'apercevant.

Ah! Justement voici l'orateur Hyperbolès! Parle-lui pour nous. (Il lui indique Diogène.)

HYPERBOLÈS.

Je ne parle jamais gratis. (Reprenant sa lecture.) « Le discours se compose de quatre parties : l'exorde, l'exposition, l'argumentation et la péroraison. »

CACUS, haussant les épaules et revenant à Diogène. Bonjour, Diogène!

DIOGÈNE, répondant.

Que me voulez-vous?

CACUS.

Enfin!... Te demander un conseil sur les affaires de la république.

DIOGÈNE.

Et que me fait la république?...

CACUS.

C'est précisément parce que tu es désintéressé dans la question que nous venons te consulter... Désintéressé et sage, tu ne peux que nous donner un bon avis.

DIOGÈNE.

Ce que c'est que d'être chien! j'étais bien tout à l'heure, me voilà roi à présent : j'ai des flatteurs. Vous avez donc bien besoin de moi?

CACUS.

Nous sommes fort embarrassés.

DIOGÈNE, allant à eux et les regardant.

Ah ça! mais je vous reconnais vous deux... Vous me consultiez autrefois jadis.

HYPERBOLÈS, à part.

« Quel est le meilleur exorde, le brusque ou l'insinuant? »

DIOGÈNE.

Oui, j'en suis sûr, un soir, il y a long-temps, sur cette place, tu m'as demandé la bourse ou la vie... tu étais voleur...

HYPERBOLÈS.

Et maintenant je suis homme de loi. On fait ce qu'on peut...

DIOGÈNE.

On ne gagne pas à vieillir.

CACUS.

Et moi aussi, je me suis mis au service de Thé-

mis, pour réparer mon passé : je suis devenu huissier.

DIOGÈNE.

Un voleur retourné, quelle étoffe d'huissier!

CACUS.

Et maintenant qu'on est citoyen fonctionnaire, et qu'on a quelque bien au soleil, on tient à l'honnêteté des hommes et des choses du gouvernement. C'est demain le jour des élections, et nous ne savons pour qui voter. Il ne faut pas s'en rapporter au sort... les temps sont graves... la république va de mal en pis. Nous avons toujours la guerre au dehors.

DIOGÈNE.

Pauvres soldats!...

CACUS.

Et la discorde au dedans.

DIOGÈNE.

Pauvres citoyens!

CACUS.

Le peuple veut le pouvoir du sénat, le sénat les privilèges de l'archonte, et l'archonte les droits de tout le monde.

DIOGÈNE.

Pauvre tout le monde!...

CACUS.

Ne plaisante pas! nous avons pleine confiance en toi, parce que tu n'as d'ambition d'aucune sorte. Ah! s'ils te ressemblaient tous! Voyons, quel candidat faut-il élire cette année, à la place de Nicias? Alcibiade ou Démosthènes? L'un est pour les petits, l'autre pour les grands; l'un pour la paix, l'autre pour la guerre; l'un veut l'alliance avec Denys de Syracuse, l'autre avec Philippe de Macédoine...

DIOGÈNE.

Ni l'un ni l'autre : vous tombez de Charybde en Scylla.

CACUS.

L'un nous promet des anguilles de Bœtie, et l'autre de l'huile pour les manger.

DIOGÈNE.

Tous les deux, puisqu'il vous faut de l'huile pour manger les anguilles.

CACUS.

Mais tu es donc sans pitié pour la patrie?

DIOGÈNE.

Est-ce que j'ai une patrie? Que m'importe à moi, la politique, la paix ou la guerre, le peuple et le sénat, l'alliance avec Denys ou Philippe, les anguilles sans huile, ou l'huile sans anguilles! Soyez donc citoyens... pauvres gens... vrai bétail à l'étable qui ne sait que choisir entre deux bouchers, entre le couteau et la massue, entre Alcibiade et Démosthènes! Eh! grands Dieux! si vous tenez à voter, votez pour vous, et laissez-moi manger tranquille : je n'aime que les figues.

Ja ne suis pas citoyen, Dieux merci ! je ne suis qu'un chien.

(Il va se coucher dans son tonneau. — Cacus sort.)

HYPERBOLIS, allant gravement à Diogène.

Quelle est la plus belle figure de rhétorique, la calachrèse ou l'onomatopée ?

DIOGÈNE, prenant son bâton.

En fait de rhétorique, je ne connais que cette figure-là.

(Il frappe Hyperbolis, qui se sauve comme un voleur.)

SCÈNE III.

DIOGÈNE, seul, respirant.

Ah !... j'ai faim, mangeons ! Tiens, j'ai mes parasites aussi, moi, et non moins avides, non moins ingrats que les autres ; oui, une douzaine d'oiseaux qui me quittent comme des hommes, après qu'ils ont diné.

SCÈNE IV.

DIOGÈNE, dans son tonneau, CLINIAS, richement vêtu, puis LE FILS DE SOPHOCLE.

CLINIAS, frappant au tonneau.

Pan !... pan !...

DIOGÈNE.

Qui est là ?...

CLINIAS.

N'est-ce pas toi qui demeure Diogène le Cyrique ?

DIOGÈNE.

Oui. Entrer, si vous pouvez.

CLINIAS.

Sors plutôt.

DIOGÈNE.

Pourquoi faire ?

CLINIAS.

Pour me vendre ta sagesse.

DIOGÈNE.

Tu ne pourrais la payer.

CLINIAS.

Je suis riche.

DIOGÈNE.

Raison de plus, tu dois être avare.

CLINIAS.

Non, non, et je te le prouverai, si tu veux me conseiller comme il faut. Je suis le père d'Alcibiade, le sénateur Clinias.

DIOGÈNE.

Un sénateur ! je n'y suis pas.

LE FILS DE SOPHOCLE.

Je suis le fils de Sophocle, un simple citoyen, qui viens te demander un avis.

DIOGÈNE.

Je n'y suis pour personne.

LE FILS DE SOPHOCLE, le secourant dans son tonneau.

Ah ! tu ne veux pas dénicher ! Attends, je vais te secouer ainsi jusqu'à ce que tu sortes !

CLINIAS.

A la bonne heure.

DIOGÈNE, sortant.

Ale ! ale ! je n'en finirai pas aujourd'hui... Qu'y a-t-il donc ?

CLINIAS.

Il s'agit de mon fils Alcibiade.

DIOGÈNE.

Celui qui coupe les oreilles de mes pareils, l'indolent !...

LE FILS DE SOPHOCLE.

Il s'agit de mon père Sophocle.

DIOGÈNE.

Celui qui a fait la peste Antigone, l'insensé !

CLINIAS.

Un indigne enfant qui me ruine, me dévore ! On s'est déjà tant de mal à garder son bien des emprunteurs, des percepteurs, des régisseurs, des voleurs...

DIOGÈNE.

Soyez donc riche !

LE FILS DE SOPHOCLE.

Un vieux poète sans ressources, que nous n'avons pu faire interdire, hélas ! et qui n'est bon qu'à mourir maintenant...

DIOGÈNE.

Soyez donc pauvre !

CLINIAS.

Un prodige qui me dépense le présent et l'avenir en chevaux, en parfums, en femmes ; qui se perd avec des gens de mauvaise vie, des artistes, des philosophes, des auteurs, des courtisanes... avec une Aspasia surtout, qui a englouti à elle seule plus de richesses que la mer Egée, et que, pour comble de folie, il veut épouser, dit-on. Il en est capable ! Prends pitié d'un malheureux père ! Que fait-il faire de ce coupable enfant qui finira mal, qui finira par me déshonorer, par me faire mourir sur la paille ?

DIOGÈNE.

Et il aura raison.

CLINIAS.

Pourquoi ?

DIOGÈNE.

Pour te punir de l'avoir fait naître. Va !

CLINIAS.

Ah ! oui, tu dis vrai. Malheureux que je suis, je n'ai plus qu'à mourir avec ce tel enfant ! O Setrène ! pourquoi as-tu épargné Jupiter ?

(Il sort.)

DIOGÈNE.

Soyez donc père !

LE FILS DE SOPHOCLE.

Un vieillard qui est à notre charge, qu'il nous

font nourrir, vêtir, entretenir à nos frais, et qui
à quatre-vingts ans passés... Qu'en dis-tu?... O
Jupiter ! comment l'es-tu donc débarrassé de Sa-
terne ?

DIOGÈNE, le repoussant avec indignation.

Va, fils parricide, va tuer ton père ! tu suras
des enfants !

SCÈNE V.

DIOGÈNE, puis UN MARI et sa FEMME.

VOIX A LA CANTONADE.
Au secours ! à moi !...

DIOGÈNE.

A d'autres ! Quel est ce bruit ?

LE MARI, battant sa femme.

Ah ! coquine, tu me trompes !

LA FEMME.

Ah ! scélérat, tu me baltras !

DIOGÈNE.

Qu'y a-t-il encore ?

LE MARI.

C'est une coquette.

LA FEMME.

C'est un jaloux.

LE MARI.

Une libertine.

LA FEMME.

Un brutal.

DIOGÈNE.

La, la, la. Et de quel droit vous injuriez-vous,
vous battez-vous ainsi ?

LE MARI.

C'est ma femme. Tu ne sais pas ce que c'est
qu'une femme perfide !

LA FEMME.

C'est mon mari. Tu ne sais pas ce que c'est qu'un
mari jaloux !

DIOGÈNE.

Mariez-vous donc !

LE MARI.

Tiens !

LA FEMME.

Tiens ! (Ils sortent en se battant.)

DIOGÈNE, ayant reçu un soufflet.

Je resterais chien, et chien célibataire... la fa-
mille, à Athènes, ne vaut pas mieux que la société.

SCÈNE VI.

DIOGÈNE, ASPASIE, PHRYNÉ, LAIS, et
AUTRES COURTISANES, vêtues ; ALCIBIADE,
MILON, EURIPIDE, NICIAS, PLATON,
GORGIAS, LYSIPPE, DÉMOSTHÈNES,
PROTÉE, PEUPLE, etc., etc.

LAIS.

Le voilà !

ASPASIE.

Dieux ! qu'il est laid... Allons-nous-en !...

LAIS.

Ei notre pari ?

PHRYNÉ.

Ei mon diuer ?...

LAIS.

Tu es venue, non pour l'aimer, mais pour qu'il
l'aime.

ASPASIE.

C'est juste, approchons.

ALCIBIADE.

Pas trop près... Je vous avertis... Il mord !...

DIOGÈNE, dans son tonneau.

Les chiens ne mordent pas les betteraves...

Quelle foule ! ce n'est pourtant pas jour de
marché !

ALCIBIADE, allant.

Psitt... psitt...

DIOGÈNE.

On siffle ici, ça me regarde... à moins qu'il n'y ait
là quelque auteur dramatique... Justement, j'as-
perçois le jeune Euripide ? Hé ! l'ami, est-ce toi
ou moi qu'on siffle ?

ALCIBIADE, frappant sur sa cuisse.

Ici, Diogène !...

DIOGÈNE.

Il paraît que c'est moi.

ALCIBIADE.

Viens ici !

DIOGÈNE.

Encore une visite.

ALCIBIADE.

Sors de ta niche, animal.

DIOGÈNE, sortant.

Que me veux-tu ?

ALCIBIADE.

Te voir.

DIOGÈNE.

Vous êtes bien honnête. Asseyez-vous donc ! Il
y a place pour tout le monde, mon salon est assez
grand. Faites comme moi, ne vous gênez pas.
(Il s'assied par terre.)

ALCIBIADE.

Merci de ton bon accueil... Pourquoi nous re-
pousses-tu si bien, après ton refus de nous venir
voir ?...

DIOGÈNE.

Pour le plaisir que vous me ferez en vous en
allant. (Rires.)

ALCIBIADE.

Pourquoi cette lanterne en plein jour ?...

DIOGÈNE.

Pour chercher un homme...

(Il lui tourne le dos.)

ALCIBIADE.

Mais il ne manque pas d'hommes ici, j'espère.

DIOGÈNE.

Vous, peut-être ?... Quelle prétention !

ALCIBIADE.

Sans doute, toute la virilité d'Athènes.

DIOGÈNE.

Pauvre Athènes !...

PHRYNÉ.

Comme qui dirait la crème du pot !...

DIOGÈNE.

Ou l'écume. Voyons donc ! (Il prend sa lanterne.)

ALCIBIADE.

Nous avons fait nos portraits, nous allons voir le revers des médailles.

DÉMOSTHÈNES.

Oui, nous allons entendre d'étranges choses : le voilà déchaîné.

DIOGÈNE, les passant en revue avec raillerie.

Des hommes ça... des bêtes comme moi, pires que moi, un troupeau, une ménagerie... (Il regarde l'archonte Nicias.) Est-ce celui-ci, parce qu'il est grave ? Mais l'âne est le plus grave des animaux, le hibou le plus grave des oiseaux, la citrouille le plus grave des végétaux... Nicias est le plus grave des généraux... mais aussi le plus léger des bêtes. Est-ce Gorgias l'usurier, espèce de sangsue, d'éponge, de madrépore, animal à antennes, à pompe et à paille, qui suce, absorbe et dévore ; bête miséreuse, qui dit comme le Bellérophon d'Euripide : « Qu'on m'appelle méchant, pourvu qu'on m'appelle riche !... » (Rires.) Est-ce Milon, ce digne Bœtieu si bien de son pays, comme Alcide son patron, qui se croit homme parce qu'il est fort ? Je connais un lion plus fort que lui... le temps des Hercules est passé, mon cher, à moins que tu n'extermines ces moustres. (Rires. Il lui montre Gorgias et Nicias.) Serait-ce donc ces autres animaux ? autre genre, genre plumeux ; ce poète, par exemple, Euripide, cette pauvre bête qui diffère de moi, en ce que les sifflets m'appellent et qu'il se fait fuir ; qui ressemble à Sophocle comme une oie ressemble à un cygne, et qui se rengorge quand le cygne meurt de faim ? Est-ce Démosthènes, ce perroquet bavard et peureux, qui sait bien dire et ne saurait bien faire ; qui met son courage dans les mots, et prend la langue pour le cœur ?... Lysippe, ce corbeau, encore plus laid que ses œuvres, qui corrige ses statues au lieu de se corriger lui-même, et qui est libre quand Phidias est en prison ? Pison, ce coq, ce poulet, veux-je dire, à deux pieds et sans plumes, qui chante coeoeoeo quand Socrate boit la ciguë ? Est-ce enfin Alcibiade, ce paon superbe, l'orgueil emplumé, étalé, faisant la roue, animal hybride, moitié mâle, moitié femelle, teint comme une étoffe, huilé comme un anchois, embaumé comme un cadavre ? Un homme, lui ! un composé de tous les vices, comme le paon de toutes les couleurs ; qui trahit son nom, sa patrie, sa fortune, fait l'amour quand il devrait faire la guerre, et traîne une vie de honne, quand les autres courent

une mort glorieuse ! Un homme, lui ! cette Athénienne ! autant chercher des hommes parmi ces femmes ! (Regardant les statues.) O Harmodius ! O Aristogiton ! vous tous martyrs de la liberté, héros de Platon et de Marathon, vous qui ne saviez pas vivre, mais qui saviez mourir ! vous, hommes perdus, race inhumée, morts moins corrompus que ces vivants, sortez de vos tombeaux ! ranimez-vous dans vos marbres ! Venez à la place de vos descendants, bleu descendus, héros ! autant que les chats sont descendus des tigres... revenez, si vous voulez qu'Athènes ait encore des hommes pour sauver la liberté, la patrie. Revenez, il est temps ! Ne voyez-vous pas poindre au nord une nouvelle invasion de barbares ? ne voyez-vous pas les algues sauvages de Thrace, les vautours de Macédoine aiguiser leurs serres, étendre leurs ailes, pour s'abattre sur votre république, pour l'envelopper, et l'ensevelir comme une proie à coups de bec ?... Mais que me fait la république, à moi ? je suis bien bon de m'occuper d'elle, qui ne s'occupe pas de moi.

(Il s'assied.)

ALCIBIADE.

Que veux-tu pour cette leçon ?

DIOGÈNE.

Que tu te retires de mon soleil.

ALCIBIADE.

Si je n'étais pas Alcibiade, je voudrais être Diogène.

DIOGÈNE.

Pas dégoûté.

LÀIS.

A noire tour.

ALCIBIADE.

Prenez garde... n'éveillez pas le chien qui dort.

LÀIS, à Diogène.

C'est pour autres femmes que l'avions envoyé chercher.

DIOGÈNE, se levant.

Toi, jeune fille ?

LÀIS.

Moi-même... pour te consulter.

DIOGÈNE.

Sur quoi ?

LÀIS.

Sur l'amour.

DIOGÈNE.

Sur l'amour ?... cette faiblesse ! L'amour !... il y en a de toutes sortes...

ALCIBIADE.

Bouchez-vous les oreilles !

DIOGÈNE.

Est-ce l'amour prompt comme la foudre, subtil comme l'épithème, ou l'amour à la longue et lent comme le poison ? Est-ce l'amour de ménage de la prude Janon, ou bien l'amour effréné de Vénus Aphrodite ? l'amour misérablement et chaste, qui s'enveloppe de nuit et de nuages, comme celui de

Phébé et d'Endymion, ou l'amour à tout prix et une voile d'Aspasie et de Phrynét...

ALCIBIADE.

Tout beau ! (A Aspasie.) Tu l'as voulu !

ASPASIE.

Laisse-le dire !...

LAÏS.

Archéval !...

DIOGÈNE.

Car pour un amour innocent, il y en a mille coupables : l'adultère, l'inceste, et les autres fils plus aveugles encore de l'ardente Cypris... l'amour de Jupiter pour la femme de son hôte Amphitryon, de Phébé pour le fils de son mari, de Jocaste pour son propre fils, de Pasiphaé...

ALCIBIADE, l'interrompant.

Tais-toi, Cérèrè !

DIOGÈNE.

Dis donc, damné, je ne suis pas encore chargé de te garder.

LAÏS.

Laisse-le donc nous éclairer sur l'ignor.

DIOGÈNE.

C'est tout : choisis maintenant, si tu l'oses.

LAÏS.

Mou choix est fait.

DIOGÈNE.

Qui aimez-tu ?

LAÏS.

Toi.

DIOGÈNE, lui riant au nez.

Je ne cherche pas une femme.

LAÏS.

Toi, Diogène le Cynique.

DIOGÈNE.

Quelle impudence ! Tu l'appelles Aspasie.

LAÏS.

Qu'importe !

DIOGÈNE, étendant les mains.

Arrière, impure !

ALCIBIADE.

A bas les pailles !

DIOGÈNE.

Arrière, prostérne-toi : saches-tu que nous sommes sur la place publique ?

ALCIBIADE.

Tais-toi, mâtin, ou je te coupe les oreilles !

DIOGÈNE.

Soyez donc amoureux de ces femmes-là !

ALCIBIADE.

Un chenil, au tennet ! on je l'assomme !

DIOGÈNE.

Oui, au tennet, et je vais m'en faire une tribune pour acheter avec vous. (Il approche du tonneau, et s'appuie dessus.) Hé ! approchez, vous tous, Athéniens, entourez-moi, écoutez-moi ! (La foule les entoure.) C'est pour ces créatures que vos chefs vous trahissent, vous pressurent, vous vendent corps et biens aux rois étrangers ! c'est à

ces idoles qu'ils vous sacrifient ! Voilà où passent les sueurs de l'impôt, le labeur de vos jours, les veilles de vos nuits, tout votre or, concrété, condensé en joyaux, en bijoux, aux pieds, aux mains de leurs viles maîtresses !... Allons, me voilà encore à me mêler de ce qui ne me regarde pas ; je m'empare malgré moi, comme si j'avais le malheur d'être Athénien ! C'est qu'ainsi elles n'ont point de honte d'aller par la ville, en plein jour, vêtues, chargées, comblées des déportilles publiques, d'insulter aux halloos avec la pourpre, à l'indigence avec l'infamie. (A Aspasie.) Toi, par exemple, qui te tiens muette, immobile, voilée et parée comme la plus infâme, ne rougis-tu pas de tout ton luxe, de tout ton apparence ? ne vois-tu pas que ces perles sont des pleurs cristallisés, ces rubis des gouttes de sang figé ? N'entends-tu pas tous ces grelots d'or te sonner aux oreilles les imprécations de la foule ? ne rougis-tu pas, quand le peuple d'Athènes meurt de faim, de porter toute une moisson sur tes épaules ?...

ASPASIE, avec une émotion graduée, quittant son manseau, à Protée.

Donne cela aux pauvres.

DIOGÈNE.

D'avoir tant d'or à tes bras, quand l'armée n'a pas même de quoi acheter du fer ?...

ASPASIE, ôtant son bracelet.

Perte ce bracelet au trésor public.

DIOGÈNE.

D'avoir un voile, un voile d'ur, les dieux me pardonnent ! quand la déesse de la pudeur s'en a pas même un de laine ?... Au fait, tu as raison, cache-toi bien, femme ornée de malheurs et de malédictions, le voile te convient comme la nuit. Cache-toi, pour qu'on ne voie pas ta honte ! mais elle perce encore à travers ton voile, tout massif qu'il est.

ASPASIE, ôtant son voile.

Parle ce voile à la déesse.

DIOGÈNE, jetant un cri d'admiration à la vue d'Aspasie.

Ah !

ASPASIE, dévoilée, avec un embarras pudique. C'est la première effraie qu'Aspasie fait à la pudeur, grâce à Diogène le Cynique. (Avec la plus grande émotion, à sa suite.) Venez ! venez ! (Elle sort avec les autres.)

SCÈNE VII.

DIOGÈNE, seul, en extase.

Oh ! resto... reste encore, adorable vision... Aspasie ! Qu'ai-je vu ? Aspasie, elle ? non, c'est une déesse... cet air, cette voix, ce parfum plus doux que l'ambrosie... c'est la mère de l'Amour, Cy-

pris elle-même qui s'est manifestée dans toute sa beauté... c'est une apparition, une révélation du ciel! Quelle émotion inconsciente! Je n'ai jamais rien éprouvé du semblable. Oh! mais c'est étrange... Qu'est-ce que je sens donc là dans ma poitrine? C'est le cœur... j'en avais donc un! Comme il bat!... C'est la vie, c'est le bonheur... c'est l'amour! Oh! non, non, pas encore, pas si vite... C'est impossible... ce serait du miracle, ce serait pour le coup de l'amour foudroyant! Qu'est-ce donc enfin? moi qui l'expliquais aux autres, ne puis-je me l'apprendre à moi-même? Ah! ce que je sens là ne peut s'expliquer!... Que le monde est bon! que les créatures de Dieu sont belles! Je calomnie, je blasphème le ciel et la terre, les hommes et les Dieux, et ils se vengent par un chef-d'œuvre! Oui, oui... (Au peuple.) aussi bonne que belle! amis! car le beau n'est que la forme du bon. Écoutez-moi. Je suis ravi comme l'aveugle qui recouvre la vue; je voyais tout en noir, tout en mal, ou plutôt je n'y voyais pas, malgré ma lanterne. Je croyais, j'en ai honte, qu'on pouvait abdiquer l'humanité, que le bonheur était la privation, que l'insensibilité était la vie... le bonheur du néant, la vie des brutes, des métaux et des pierres, soit, la vie ou plutôt la mort de Narcisse réduit à lui-même. Mais il aurait fallu, pour cette vie égoïste et perdue, cette vie d'huile en écaille, pour ce morne suicide, que je fusse né

sans cœur, que ma mère ne m'eût pas fini, qu'elle eût oublié de mettre sous cette mamelle ce qui y remue si fort, qu'elle eût oublié enfin le meilleur de la bête... Ah! je comptais sans Vénus et son divin fils, sans la passion, sans l'amour... J'aime, je m'humanise enfin!... La bone de Prométhée a reçu le feu du ciel... Étéus-toi donc, pource lanterne si obscure et si froide auprès de la flamme qui m'éclaire et me brûle à présent! Étéus-toi, inutile désormais, car je cherchais un homme, et j'ai trouvé une femme... (Il souffle sa lanterne.) ou plutôt j'ai tout trouvé... car l'homme ce sera moi, comme elle est la femme! A bas les haillons comme les perles! (Il jette sa besace et son bâton.) Il n'y a plus de Diogène, plus de chien; il y a un homme, un homme avec tous ses besoins, ses sentimens, ses facultés et ses passions, un homme qui ne voulait rien être sans elle, et qui pour elle, par elle, veut être tout, un grand homme, s'il le faut. Place! place, à Diogène amoureux! Patrie, famille, fortune, pource d'archoute, trésor du riche, gloire du soldat, amour de jeune homme, tout, oui tout, j'aurai tout pour elle!

PREMIER CITOYEN.

Il est fou!

DIOGÈNE.

O mes concitoyens, vous me demandiez pour qui il fallait voter? Votez, votez pour moi!

ACTE TROISIÈME.

La chambre à coucher d'Aspasie.

SCÈNE I.

ASPASIE, PROTÉE.

ASPASIE, couchée sur un lit de repos.

Quelle heure est-il?

PROTÉE.

La dernière heure du jour.

ASPASIE.

Si tard!

PROTÉE.

Les prétendus ont déjà envoyé leurs présens; ils doivent venir bientôt, à l'heure dite, la deuxième de la nuit, savoir enfin quel choix tu veux faire aujourd'hui.

ASPASIE.

Si tard, déjà! Comme le temps passe loin d'eux! (Avec effroi.) Comment, je n'ai plus qu'une heure! Ah! s'ils pouvaient ne plus jamais revenir!

PROTÉE.

Qu'ordonnes-tu pour le dîner?

ASPASIE.

Demande à Phrygès, quand elle viendra! Va! (Protée sort.)

SCÈNE II.

ASPASIE, seule.

Reposons encore, si c'est possible; je n'ai pas fermé l'œil de la sieste! Depuis ce matin, je suis toute bouleversée; oui, je ne sais ce que j'ai depuis cette fatale visite, je me sens pleine de trouble et de dégoût, de regret et d'ennui. La vox du Cynique est toujours à mon oreille, son reproche à mon cœur! Je pense toujours à cet homme!... Mais, en vérité, on ne pense autant qu'à l'homme qu'on hait ou qu'on aime. Oh! c'est de la haine! un être qui m'a insultée, qui m'a résisté! Je suis donc bien échauffée?... (Elle se regarde.) Non, pourtant... La beauté ne suffit donc pas pour plaire? Ah! le misérable insensible, je ne lui pardonnerai jamais... Que fait-il à cette heure? Il dort sans doute à l'ombre de son toucane, et sans penser à moi! Il y a donc dans Athènes un homme qui m'a vue, et qui ne pense pas à moi, à moi Aspasie qui pense à lui! Il faut donc que j'abdique, il

sont donc que je meurs; car, pour les femmes comme pour les rois, abdiquer, c'est mourir... Eh bien, je mourrai! ça me distraira peut-être. J'ai tout épaisé, je n'aime pas, je ne suis pas aimée; je ne puis l'être... Non, c'est impossible... Qu'est-ce que tu vie sans l'amour?... Hier, la vie m'était insipide, elle m'est insupportable aujourd'hui; c'est plus que de l'ennui que j'éprouve, c'est presque de la douleur! Je bais la douleur, j'aime mieux la mort... Oui, la mort! C'en est fait, allons, allons boire l'eau du Léthé... elle ôte la mémoire! O Proserpine, ô Pluton, divinités de l'enfer, qui régnez sur la mort, soyez-moi donc propices, je vous invoque en ce jour! Et vous toutes, pâles victimes de Vénus, toi, tendre Sapho, lyre brisée, cœur troublé comme l'eau du cap que tu as bué; et toi, jeune Ariane, pauvre âme pétrifiée; c'est plus que la peine comme le rocher où tu fus laissée; et toi, ombre d'une ombre, légère et froide comme ta cendre, toi, deux fois mariée, consumée deux fois, et par le bûcher, et par l'amour, sombre Dido, recevez-moi, moi, votre sœur, moi Aspasia, plus malheureuse que vous toutes, car si vous avez été trahies, du moins, du moins vous avez été aimées!...

SCÈNE III.

ASPASIE, LAIS.

LAIS, à part.

AI-JE rêvé, oui ou non? voyons. (Haut.) Eh bien! qui choisiras-tu de tes prétendants? (Regardant Aspasia, toujours rêveuse, qui n'a pas répondu.) Les yeux rouges, les joues pâles, qu'as-tu donc?

ASPASIE.

Ah! Lais, je suis désolée.

LAIS.

Désolée! et de quoi donc? de n'avoir pas gagné ton pari d'embûlée?

ASPASIE.

Tiens, Lais, ne me parle pas de cette folie; j'ai perdu, j'ai tout perdu.

LAIS.

Pas encore. Phryné, il est vrai, se réjouit déjà avec Protée d'avoir gagné son dîner; mais moi, je te donne plus d'un jour pour réussir; Diogène est difficile. Mais, par Vénus, pas de tristesse, tu diminuerais tes chances.

ASPASIE.

Ne m'en parle plus, te dis-je, j'y renonce.

LAIS.

Si toi! Où donc est ta confiance, ton assurance de ce matin? Je ne te la reconnais plus.

ASPASIE.

Je ne me reconnais plus moi-même; je n'ai plus ni vouloir, ni pouvoir.

Bouhâtes.

LAIS.

Ainsi, tu ne pourrais pas le rebelle?

ASPASIE.

Je n'ose, Lais.

LAIS.

Tu n'oses? En vérité, à te voir, à t'entendre à présent, on dirait qu'on lieu de l'avoir séduit, c'est toi qu'il a séduite.

ASPASIE.

Que dis-tu! est-ce que j'aimerais cet homme?

LAIS.

Le grand mal!... tu en serais quitte pour te faire aimer.

ASPASIE.

Et le pourrais-je, quand je le voudrais?

LAIS.

Tu doutes, maintenant. Prends garde, cela devient sérieux... tu doutes, et tu n'oses: tu l'aimes donc?...

ASPASIE.

Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'aime pas.

LAIS.

Ce n'est pas sûr.

ASPASIE.

Comment! tu n'as donc pas vu sa haine?

LAIS.

La haine, tu me l'as dit souvent, est la sœur de l'amour.

ASPASIE.

Oh! non, non; il est impossible qu'il m'aime.

LAIS.

Je gagerais que non, ce matin: maintenant je gage que si.

ASPASIE.

Enfant! Tiens, n'en parlons plus.

LAIS.

Au fait, qu'importe celui-là... si les autres t'aiment! As-tu vu leurs glorieux présens?

ASPASIE.

Les autres, les autres, ils se ressemblent tous: banalité de cœur, uniformité d'esprit, insipidité, fadeur, ennui, ennui mortel, ils se ressemblent tous; tous, vil billon du même titre, ou plutôt sans titre ni valeur, tous incapables d'aimer, indignes de l'être!... Tiens, Lais, tu es jeune comme Hébé, pure comme Pallas, prends ici ce qui te manque et va, va-t'en vivre loin d'eux, avec ton beau trésor de jeunesse et d'amour... va te garder chaste et libre, digne d'un homme véritable! Tu ne sais pas qu'on ne peut plus jamais reprendre cette dignité changée en fortune et en gloire; tu ne sais pas que cette gloire ferait ta honte, cette fortune ton désespoir; tu ne sais pas que tu voudrais en vain les expier, les racheter de toutes tes larmes, de tout ton sang, de ta vie et de ton âme... Et si tu aimes un jour, insensée! Oh!... ces hommes me sont odieux, et leurs hommages me font horreur!

LAÏS.

Que dit-elle ?

ASPASIE.

O mon passé, mon passé ! si je pouvais recommencer, dussé-je travailler de mes mains, coudre et filer comme la dernière femme d'Athènes, végéter dans l'ombre comme l'humble violette qui attend le rayon parfumé !... Tiens, prends tous mes biens, mes richesses, mes honneurs, ma place enfin, et donne-moi la tienne. Laïs, donne-moi tes quinze ans, ta jeunesse, la pureté ; je veux qu'il m'aime !

LAÏS, à part.

J'ai réussi.

ASPASIE.

Je suis folle, Laïs ! il ne m'aimera jamais ; je n'ai plus qu'à mourir !

LAÏS, riant.

Mourir ! voilà un moyen de se faire aimer ! c'est tout de suite trouvé ; ce n'est pas difficile, ce n'est pas aller à Corinthe... tout le monde peut en faire autant... Oui, beaucoup l'ont fait avant toi, beaucoup le feront après ; ce n'est pas original, entends-tu ! Mourir ! ce n'est vraiment pas la peine d'être Aspasia pour si peu. Allons, j'étais capable d'imaginer cela, moi ; Myrtille, Gorgo, Bathylle même aussi. Mais toi, toi Aspasia, la grande Aspasia, désespérer comme un enfant, le tuer comme un lâche, mourir enfin !... mais c'est une folie, une indignité, un déshonneur ! nous te dégraderions... Non, non, tu ne mourras pas !

ASPASIE.

Laïs !

LAÏS.

Non, non, il ne faut pas que tu meures ! je ne veux pas cela ; il faut qu'il t'aime ! Je le veux, il le faut.

ASPASIE.

Que veux-tu donc que je fasse, Laïs ?

LAÏS.

Xénophon, ce capitaine qui a tant de mémoire, qui se souvient et des Médas et des Perses, de tout, excepté de ses dettes, disait l'autre soir qu'on ne gagne pas toujours la bataille du premier coup. Tu as commencé l'attaque, continue.

ASPASIE.

Comment ?

LAÏS.

A peine si l'ennemi t'a entrevue ! Il faut au moins qu'il te rende la visite ; il faut le faire venir à son tour... ici...

ASPASIE, avec un mouvement de pudeur.

Oh ! non. (Puis changeant brusquement de ton.) Par quel moyen ?

LAÏS.

Le moyen le plus simple. Tiens, prends tes tablettes.

ASPASIE.

Ah ! oui, j'oubliais, j'ai tout oublié... Je ne sais, je ne puis...

LAÏS, la guidant vers la table.

Allons !

ASPASIE.

Tu le veux ? O Vénus, inspire-moi ! ou plutôt dicte-moi, Laïs, donne-moi tout l'esprit de ton jeune cœur. (Elle écrit.) « Liens, sermens, vœux, » promesses, j'oublierai tout, je briserai tout pour » toi. Viens ! — ASPASIE... » Mais non, non ! c'est assez de honte ainsi, je ne veux pas, je ne veux pas écrire.

LAÏS, lui arrachant la lettre.

Allons donc, je prends tout sur moi ! J'ai intérêt à ce qu'il t'aime, vois-tu ; c'est de l'égoïsme, car j'aime aussi !...

ASPASIE.

Ah ! ah !

LAÏS.

Quand Alcibiade te verra à un autre, il finira peut-être par me regarder.

(Elle sort prestement. — On voit, par la porte entrouverte, qu'elle dit un mot à Protée en lui montrant la lettre.)

SCÈNE IV.

ASPASIE, seule.

Je souhaitais l'impossible... Insensée ! j'ai lieu d'être satisfaite ! Laïs, Laïs, reviens... Oh ! m'aimera-t-il jamais ? Viendra-t-il maintenant ? ne désignera-t-il pas la lettre comme si a outragé la personne ? Oh ! cette odieuse lettre ! qu'al-je fait ? C'est Laïs qui a tout fait, qui m'a poussée à le voir, et à l'appeler. Je ne le voulais pas. Oh ! j'allais mourir d'ennui... j'en mourrai de honte.

SCÈNE V.

ASPASIE, PROTÉE.

PROTÉE.

Alcibiade !

ASPASIE.

Il s'agit bien de lui ! Renvois-le, je n'y suis pas, je n'y suis pas ! (Elle sort en courant.)

SCÈNE VI.

PROTÉE, ALCIBIADE.

PROTÉE.

Ne sois pas si pressé, ma maîtresse ne veut pas te recevoir maintenant.

ALCIBIADE.

Pourquoi ?

PROTÉE.

Elle attend Diogène.

ALCIBIADE, avec surprise.

Diogène !

PROTÉE.

Oui, elle lui a écrit.

ALCIBIADE, de plus en plus étonné.

Oh !

PROTÉE.

Et s'il ne vient pas, elle veut mourir.

ALCIBIADE.

Déjà ! Elle a été mordue... j'en étais sûr. Mau-
dit chien ! fatale curiosité ! (Il s'écrit.)

PROTÉE.

Ah ! oui. Pourquoi le lui avez-vous fait voir ?
Elle s'est brûlée à la lanterne.

ALCIBIADE.

L'emporterait-il sur nous, sur moi ? Que di-
raient les honnêtes femmes, si je ne triomphais
d'une courtisane ? Diogène, vainqueur d'Alcibi-
ade ! La gloire, la perle d'Athènes, Arpsie à ce
monstre ! C'est impossible : ce serait à prendre sa
place dans le tonneau, à devenir pour jamais
Diogène de honte !... (Comme inspiré.) Oh ! quelle
idée ! Elle l'attend, dis-tu ?

PROTÉE.

Oui.

ALCIBIADE.

Elle lui a écrit ?

PROTÉE.

Oui, et Lais porte la lettre.

ALCIBIADE.

Allons vite, Protée, voici la liberté et la for-
tune, un bon de vingt-cinq talents.

PROTÉE.

Vingt-cinq talents ! O ciel ! le trésor de Del-
phes, la richesse d'un diên !

ALCIBIADE.

Non, mais d'un homme riche.

PROTÉE.

C'est la même chose.

ALCIBIADE.

Soit. Il s'agit de m'introduire ici secrètement,
dans une heure, après le départ des autres, quand
je reviendrai.

PROTÉE.

Trahir ma maîtresse !

ALCIBIADE.

La servir, la guérir ! elle meurt d'ennui, il faut
la distraire ; de chagrin, il faut la consoler ; il
faut lui faire oublier son mal pour l'en délivrer.

PROTÉE.

C'est raisonné comme Hippocrate.

ALCIBIADE.

Dois-je employer toutes les feintes de l'amant
d'Io et de Leda, dois-je me transformer comme
Jupiter en cygne ou en toute autre bête, par ruse

ou par force, je réussirai. Tu vois, me voilà déjà
changé en plume d'or...

PROTÉE, regardant le bon, en riant.

Et je suis tout trempé.

ALCIBIADE.

Tu consens ?

PROTÉE.

Oui, Jupiter.

ALCIBIADE.

Tiens donc !

PROTÉE.

Merci.

ALCIBIADE.

A la nuit.

PROTÉE.

A la nuit.

ALCIBIADE.

A la deuxième heure.

PROTÉE.

A la deuxième heure. (Alcibiade sort.)

SCÈNE VII.

PROTÉE, seul.

Ah ! irrésistible Alcibiade ! Ah ! grand séduc-
teur de femmes, il te faut de telles armes pour
vaincre. On emploie ces moyens-là quand on est
vieux, jeune homme ! Jupiter avait toute sa barbe
quand il s'est changé en or. Allons avertir Aspa-
sie. Moi, trahir ma maîtresse !... une si belle et
si bonne femme que je servais à deux genoux,
même si j'étais libre ; car quel homme peut la
connaître sans l'aimer ? Allons, allons vite tout
lui conter. (Il sort.)

SCÈNE VIII.

CLINIAS, à la cantonade.

Ah ! Cerbère ! ah ! portier de l'enfer ! voilà un
gâteau qui va faire taire un peu ta langue. (Il en-
tre, agitant son bâton.) Ah ! mon fils est sorti... Eh
bien, l'entre, moi ! nous verrons ! On ! le scélé-
rat, l'assassin, la porricide ! il faut l'occire jus-
qu'ici, dans le milieu de ses vices. (Il regarde au-
tour de lui, puis avec un violent crescendo.) S'il
vient de sortir, elle y est donc ; je veux la voir.
Je ne m'en irai pas de moi-même sans avoir le cornet ;
je vais parler à l'idole dans son temple, moi,
et de la bonne façon ; je vais lui donner par le
nez d'un encens qu'elle n'a pas coutume de res-
pirer.

SCÈNE IX.

CLINIAS PROTÉE.

PROTÉE.

Silence ! Aspasie repose.

CLINIAS.

Ab! elle repose... comme Vénus avec Mars. Je vais la réveiller. (Il va vers la porte d'Aspasie.)

PROTÉE, s'opposant à lui.

Chut! chut!

CLINIAS, hors de soi.

Quoi! tu voudrais empêcher un père de tirer son enfant de cet enfer!

PROTÉE.

Modère-toi, sage Clinias!

CLINIAS.

Non, non, point de ménagemens!

PROTÉE.

Modère-toi, je te prie, et ne t'en prends qu'à toi seul des égaremens de ton fils.

CLINIAS.

Que veux-tu dire?

PROTÉE.

Pardon, si la comparaison t'offense : le jeune homme aime de race ; il n'est pas ton fils pour rien.

CLINIAS.

Ah! par exemple, je n'ai jamais tant aimé... tant dépensé, veux-tu je dir, en toute ma vie, que lui en un seul jour.

PROTÉE.

Mémoire de père, tu as tout oublié! mais moi, je me souviens qu'à son âge tu faisais mieux, ou pis, si tu veux... du temps que j'étais au service de la belle Phryné... Rappelle-toi donc combien tu étais galant, généreux, magnifique... rappelle-toi que tu étais alors le plus amoureux, le plus prodigue, le plus beau cavalier d'Athènes...

CLINIAS.

Hum! tu crois, Protée?

PROTÉE, tendant la main.

Que tu donnais à tes maîtresses, comme à leurs esclaves.

CLINIAS.

Tu te trompes, mon eber.

PROTÉE.

Depuis, tu as bien changé, il est vrai ; l'amour a fait place à l'ambition, à l'avarice.

CLINIAS.

Hein!

PROTÉE.

Et maintenant, tu veux que ton fils soit comme tu es, quand il doit être comme tu as été! Fil! fil! mauvais père!

CLINIAS.

Sornettes! folies!

PROTÉE.

Oui, rien ne semble fou comme de voir danser les gens quand on n'entend plus la musique.

CLINIAS.

Pais! Na me romps pas la tête davantage... Je veux voir Alcibiade, je veux voir Aspasie!

PROTÉE.

Alcibiade n'est pas tel.

CLINIAS.

Un misérable enfant qui me fait manger tout vif par cette infâme. Vingt-cinq talens, entends-tu, Protée? un bon de vingt-cinq talens qu'il m'a encore pris aujourd'hui pour elle!

PROTÉE.

Je le sais bien ; mais la colère ne fait de mal qu'à toi.

CLINIAS.

Tu le sais? c'est donc pour elle! il est donc vrai! vingt-cinq talens!... O Saturne, Saturne, que ne pouvons-nous comme toi ravalier nos enfans!... Toute ma maison y passera, c'est sûr ; tout y restera, le revenu et le fonds ; mes esclaves et mes bœufs, mes blés et mes vignes! vingt-cinq talens!... Et tu veux m'empêcher d'entrer, de lui rompre les os!

PROTÉE.

Il n'est plus là, te dis-je!

CLINIAS.

Eh bien! à elle du moins : c'est la honte et la perte des familles, une calamité publique, la peste d'Athènes! je veux le lui dire à elle-même, la faire bannir, enfermer...

PROTÉE.

Ce que c'est l'œil d'un jeune et l'œil d'un vieux! La gloire d'Athènes pour l'un est la honte d'Athènes pour l'autre.

CLINIAS, frappant à la porte.

Vingt-cinq talens, entends-tu bien?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ASPASIE.

ASPASIE.

Qu'y a-t-il?... Ce n'est pas lui... je respire!

CLINIAS.

Ah! la voilà enfin!

ASPASIE.

Que veut-on?

PROTÉE.

C'est le sénateur Clinias...

ASPASIE, à part.

Ah! quel ennui! (Haut.) Reste, Protée!

(Protée avance un siège à Clinias.)

CLINIAS.

C'est bon, c'est bon! pas tant de cérémonies.

ASPASIE, à part.

Quel supplice!

CLINIAS, l'ayant regardée, à part.

Mais c'est qu'elle n'est pas belle encore! (Haut.) Je suis bien ainsi!

ASPASIE, à part.

Ne puis-je être seule un instant?

CLINIAS, la regardant encore.

Beaucoup moins belle que Phryné, assurément.

ASPASIE, à part.

Finissons! (Haut, avec noblesse.) Seigneur, pourquoi cette visite?

CLINIAS, s'asseyant, à part, et la regardant avec plus de plaisir.

Elle lui ressemble un peu... Ah ça... mais je ne suis pas venu pour la regarder peut-être. (Haut, avec colère.) Je suis venu te faire des reproches, des menaces même, entends-tu?

ASPASIE, avec impatience.

Je les ai tous mérités; fais-les donc vite, et laisse-moi.

CLINIAS, à part.

Presque aussi belle que Phryné, ma foi! (Haut.) Je suis le sénateur Clinias...

ASPASIE.

Je le sais.

CLINIAS.

Je suis le père d'Aleibiade...

ASPASIE.

Après?

CLINIAS.

De cet Aleibiade que tu veux séduire...

ASPASIE.

Moi!

CLINIAS.

Perdre, ruiner, épouser...

ASPASIE.

Lui!

CLINIAS.

Que je viens tirer enfin de tes mains, de tes perfides mains, qui font de lui un compagnon d'Ulysse, un pourreau de Cléon, une bête d'Aristippe...

ASPASIE.

Assez!

CLINIAS.

Allons, bref, rends-moi, rends-moi mon fils, ou je te fais condamner par l'aréopage pour corruption de la jeunesse d'Athènes.

ASPASIE, avec chagrin.

O honte!... Accable-moi, vieillard, j'ai mérité tous tes reproches, excepté un pourtant!... Je ne tiens pas le moins du monde à ton fils.

CLINIAS.

Rends-le-moi donc avec tout ce qu'il t'a donné...

ASPASIE, avec surprise.

Ce qu'il m'a donné?

CLINIAS.

Avec ce bon qu'il t'a donné aujourd'hui seulement. Ce bon ne vaut rien, je le prouverai; mon fils est mineur, il ne peut rien signer, rien donner.

PROTÉE, montrant le bon.

Il s'agit de vingt-cinq talents...

ASPASIE, avec une fierté mêlée de dédain.

Protée, rends-lui-en cinquante.

CLINIAS, avec joie, à part.

Plus belle que Phryné, en vérité! (Haut.) N'est-ce pas, ma belle, tu ne voudrais pas avoir à te reprocher sa perte?

ASPASIE.

Les dieux m'en gardent!

CLINIAS.

Mais elle est fort raisonnable!... Vois à quelles réclamations ou s'expose avec ces enfants-là!

ASPASIE.

Ah! oui, tu as raison, c'est odieux!

CLINIAS.

A la bonne heure, un homme!

ASPASIE, à part.

Que veut-il dire?

CLINIAS.

Un homme fait...

ASPASIE, avec indignation, à part.

Que prétend-il?

CLINIAS.

Un homme mûr...

ASPASIE, après inspiration, à part, avec colère.

O vengeance!

CLINIAS.

Mûr, mais encore vert...

ASPASIE, avec raillerie, qui trompe Clinias.

Sans doute.

CLINIAS.

Un homme d'un certain âge...

ASPASIE, à part.

Oui, d'un âge certain.

CLINIAS.

Qui puisse disposer de son bien comme de son cœur! (A part.) Mais elle est adorable. (Haut.) Un homme enfin d'une cinquantaine d'années, dans la force, dans la fleur de l'âge! (A part.) C'est singulier, comme je rejaunis près d'elle.

ASPASIE, avec une ironie méprisante.

Un homme tel que toi, n'est-ce pas, Clinias?

(Avec un geste de dégoût.) Protée, écoute la teste.

(Elle va pour sortir.)

CLINIAS, à part, la retenant.

Je suis ensorcelé, je n'y tiens plus. (Haut.) Oui, ravissante Aspasia, un homme tel que moi, un homme veuf, libre et maître de lui-même, de son cœur et de son bien, qui peut seul t'offrir sa fortune et sa main... en toute propriété, sans contestation, ni réclamation de tuteur ou de père...

(Il tombe à genoux.)

ASPASIE.

Je crois bien!

CLINIAS.

Si tu veux me recevoir ce soir dans ton gynécée, plus fleurie, plus parfumée que Cythère, que Déios et Paphos, où tous les bouquets de roses où Cypris tient sa cour...

PROTÉE, à part.

Vieux fou!

ASPASIE, froidement.

Oui.

CLINIAS.

A ce soir, à l'heure du Vénus, à la deuxième heure, ô toute belle, plus belle cent fois que la belle Phryné dans son plus beau temps! (A part.) Ah! mon coquin de fils, quelle leçon je vais te donner! J'ai pris ta place ici : c'était le seul moyen de t'en arracher! (A Aspasie.) A bientôt, toute belle!

(Il sort avec Protée.)

PROTÉE, à part.

A moi les vingt-cinq talents.

SCÈNE XI.

ASPASIE, seule.

Soit, ils méritent une leçon tous les deux, le père et le fils. Je la leur donnerai en présence de tous, à la deuxième heure. Oh! pitié! j'aurais triomphé jadis de cette misérable victoire, et maintenant je ne veux que la sacrifier à celui que j'attends. Viendra-t-il, cédera-t-il comme les autres? Qui sait? Quand on a vaincu Clinias! Lais a peut-être raison : il ne faut pas désespérer : je vivrai, je lutterai... Ah! que Lais est lent à rentrer!... Ce n'est plus d'ennui ni de honte, c'est d'impatience que je meurs à présent... J'entends marcher... c'est elle... Non, c'est Protée.

SCÈNE XII.

ASPASIE, PROTÉE.

PROTÉE.

Les prétendants sont venus, et le vieux Clinias est resté... Il n'a plus voulu s'en aller, quand il a vu venir les autres, et il attend... plus jaloux et plus impatient que les jeunes.

ASPASIE.

Déjà la deuxième heure, et point de réponse! Ici seul ne vient pas!... Dis-moi, Alcibiade est-il arrivé?

PROTÉE.

Pas encore.

ASPASIE.

Alors, que les autres attendent, Clinias à part, entends-tu? (Protée sort.) J'ai là mon projet tout prêt; je couperai court aux espérances de tous, en frappant sur le plus hardi.

SCÈNE XIII.

ASPASIE, LAIS.

ASPASIE.

Lais!

LAIS.

Moi-même.

ASPASIE.

Eh bien?

LAIS.

J'ai remis ta lettre.

ASPASIE.

La réponse?

LAIS.

Il te l'apporle.

ASPASIE.

Lui!

LAIS.

Lui-même.

ASPASIE.

Lui, Diogène?

LAIS.

Oui, oui, Diogène.

ASPASIE.

Il t'a promis de venir?

LAIS.

Il me suit.

ASPASIE, hors d'elle-même.

Merci, merci, Lais! Il vient, il vient ici, dis-lui? Ici, maintenant! O bonheur! je vais mourir de joie... Il vient... Merci, Lais! Alcibiade est à toi!... Mais pourquoi vient-il? Pour m'outrager encore... N'importe! Il vient. Je vais le voir... Oh! je pourrai-je jamais! O mon cœur, mon cœur, calme-toi! Non, non, je ne veux pas le recevoir... ou plutôt, allons, du courage, je vais le recevoir pour le punir, le braver à mon tour! Je suis donc toujours Aspasie!... Je t'avais bien dit qu'il serait ici ce soir, avec les autres!... Maintenant, je peux choisir.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, PROTÉE.

PROTÉE, à Aspasie.

Un mot! (Il lui parle bas.)

ASPASIE.

Oh! je comprends tout, vain espoir! Je triomphais trop tôt!... C'était impossible, il ne pouvait pas venir...

PROTÉE.

Faut-il recevoir?...

ASPASIE.

Oui, oui, fais entrer ici, à l'instant, et dis qu'on m'attende!... O vengeance! Viens, Lais!

LAIS.

Que se passe-t-il? (Elles sortent.)

SCÈNE XV.

PROTÉE, ALCIBIADE.

PROTÉE.

Chut! Elle va renvoyer les prétendants et revenir; attends là.

ALCIBIADE, se dépouillant du manteau de cynique.
J'ai la lettre, grâce à ces guenilles dont je n'ai plus besoin. C'est comme je te le dis, Protée, Diogène avait quitté son tonneau ; je me suis vite déguisé en cynique ; et, à la faveur de la nuit, Lais m'a pris pour lui et m'a remis la lettre. Aspasia attend Diogène, elle trouvera Alcibiade. Va !

PROTÉE.

J'emporte la lumière. La nuit, tous les Diogènes sont gris. (Il sort. — Obscurité.)

SCÈNE XVI.

ALCIBIADE, seul.

Nous allons voir maintenant. Il me faut une compensation pour l'heure de philosophe que j'ai faite dans le tonneau du Cynique.

SCÈNE XVII.

ALCIBIADE, PROTÉE, CLINIAS.

PROTÉE, bas, à Clinias.

Entre, elle est là... (Il reste au fond.)

CLINIAS, à part.

O quart d'heure olympien ! Allons à elle.

ALCIBIADE, à part.

O moment éthéré ! elle vient, attendons.

(Il se rassied.)

CLINIAS, à part, avançant.

Il me semble la sentir déjà, si je ne puis la voir encore. Quel baume, plus suave que la rose, plus subtil que l'iris !

ALCIBIADE, à part.

Le doux bruit de son pas me donne le frisson.

CLINIAS, à part.

Elle est là, je le devine aux battements de mon cœur !

ALCIBIADE, à part.

Il n'y a qu'elle pour marcher ainsi : je la reconnaitrais entre mille.

CLINIAS, prenant la main d'Alcibiade, à part.

Ah !

ALCIBIADE, avec défiance, à part.

Quelle main !

CLINIAS, lui baisant la main, à part.

La jolie petite main ! (Passant ses doigts dans les cheveux d'Alcibiade.) les beaux cheveux bouclés ! (Arrivant au menton. — Haut.) Ciel ! une barbe !

ALCIBIADE.

Mon père !

CLINIAS.

Mon fils !

ALCIBIADE, à part.

Je suis joué !

CLINIAS.

Par Saturne, tu me le paieras !

ALCIBIADE.

Par Jupiter, tu es mon rival ici, et non mon père !

CLINIAS.

Ah ! malheureux, tu te joues de ton père. Je te déshérite !... je te maudis !... je te...

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, NICIAS, MILON, PLATON, DÉMOSTHÈNES, EURIPIDE, LYSIPPE ; ASPASIE, PHRYNÉ, LAIS ; ESCLAVES avec des lanternes.

PROTÉE, entrant par la porte du fond.

Arrêtez, seigneurs !

TOUS, risant en entrant.

Ah ! ah ! ah !

LAIS, à part.

Alcibiade ! Oh ! qu'avais-je fait !

ALCIBIADE, à part.

J'aurai ma revanche !

ASPASIE, qui entre en dernière par une troisième porte.

Fils de Clinias, je te rends à ton père : Père d'Alcibiade, je te rends à ton fils ; je vous réconcilie tous deux dans le même refus...

LAIS, à part.

Enfin !

ASPASIE.

Et vous tous, Athéniens, par celui que vous croyez le préféré, jugez des autres ! On doit la vérité à ses amis... Mes amis, je renonce à votre amour, à vos hommages, à vos présents...

CLINIAS.

A mes vingt-cinq talents aussi ?

ASPASIE.

Je donne tous mes biens à Athènes !

CLINIAS.

Quelle caverne ! (Il sort.)

ALCIBIADE, à Aspasia qui fait mine de sortir.
Un instant, cela ne peut finir ainsi... Aspasia, tu as promis de choisir ce soir, tu choisiras.

TOUS.

Oui, oui !

ALCIBIADE.

Nous ne nous retirerons qu'comme les amans d'Hélène, quand tu auras choisi le Ménés...

ASPASIE.

Mais ce n'est aucun de vous !

ALCIBIADE.

N'importe ! nous voulons connaître au moins l'heureux homme, que dis-je ? le dieu que tu nous préfères... Nomme-le donc, si tu l'oses... Mais non, il te faut cacher ce monstre dans un dédale, au fond de ton cœur, parce qu'il ressemble au Minotaure.

ASPASIE.

Eh bien ! puisque vous le voulez, puisque vous

me poussez à bonté, puisqu'il faut que je vous le dise, que je me le dise à moi-même : oui, j'aime, et je vous remercie de me le faire savoir !... J'aime et ce n'est pas un de vous. Oui, hommes riches, nobles, puissants ! oui, princes ! oui, rois ! oui, demi-dieux ! j'aime un homme, parce qu'il n'est rien, n'a rien, ne veut rien, n'aime rien, pas même moi ! parce qu'il est pauvre, libre et fier ; parce qu'il méprise, méprise et fait tout ce que vous aimez, estimez et recherchez ; parce qu'il n'est le favori, l'esclave, comme vous, ni de la fortune, ni de la gloire, ni de la mode ; parce qu'il n'a ni vos qualités, ni vos mérites ; parce qu'il ne vous ressemble pas ; parce que j'allais mourir enfin, et qu'il m'a donné la lumière, la vérité, la vie, l'amour !...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, DIOGÈNE, entrant et restant d'abord au fond du théâtre.

TOUS.

Où ! mais qui, qui donc ?

ASPASIE.

Et l'homme à qui je sacrifie tout ainsi, que j'aime, que je choisis entre tous, c'est Diogène.

DIOGÈNE, à part.

Moi !

TOUS.

Diogène !

ASPASIE.

Diogène le Cynique.

DIOGÈNE, à part.

Moi-même !... Grands dieux !

ALCIBIADE, à part.

Il est hors du pacte, je persiste.

ASPASIE.

Et vous, dieux de l'Olympe, et vous, chefs d'Athènes, je vous prends tous à témoin du serment que je fais en ce jour de n'être désormais à moi autre que lui ! Que le ciel et la terre réunissent leurs foudres pour punir tout parjure ! Aujourd'hui je me voue à la chaste Diane, jusqu'à ce que je puisse être à Diogène !

DIOGÈNE.

Elle m'aime !

ASPASIE ET TOUS.

Diogène !

DIOGÈNE, s'avancant, à Aspasia.

Je le jure, je me rendrai digne de toi !

ALCIBIADE, tenant la lettre à la main.

Nous verrons.

LAIS, à part.

Que dit-il ?

ASPASIE.

Profanes, retirez-vous !

ACTE QUATRIÈME.

Même décor qu'au prologue, avec boutiques en plus.

SCÈNE I.

ALCIBIADE, puis HYPERBOLÈS, CITOYENS silbut et venant, MARCHANDS D'HERBES, CACUS, DEUX HÉRAUTS.

VOIX DIVERSES DES MARCHANDS.

Qui veut des légumes ? Qui veut des fruits ? Qui veut des fleurs ?

CACUS, après deux sons de trompe des héros.

Ahéuleux, le marché est fini. Aux élections ! aux élections ! Candidats du jour : Démotribènes, Alcibiade, Diogène.

(Les marchands ferment leurs boutiques et sortent.)

ALCIBIADE, ému et cherchant quelqu'un.

Bienheureuse lettre ! Hyperbolès n'est pas encore venu au rendez-vous ; attendons, car c'est l'homme qu'il me faut pour réussir, l'avocat qui se connaît le mieux en crimes, un ancien voleur, l'orateur de toutes les mauvaises causes, le prince des syrophantes et des délateurs ; capable de tout pour de l'argent, capable de dénoncer son père et sa mère de l'avoir mis au monde, s'il était payé pour cela. Voyons comme Aspasia s'en tirera

cette fois ! C'est un moyen extrême ; mais elle m'y a forcé. Il faut que je la perde pour la sauver, pour la sauver de Diogène. Condamnée, il l'abandonnera, et elle est à moi. (Appeuvant Hyperbolès.) Bonjour, illustre orateur ! C'est toi qui l'appelles l'orateur Hyperbolès, n'est-ce pas ? (Signe affirmatif d'Hyperbolès.) Ah ça ! mais on ne s'en douterait guère : tu es donc un orateur muet ? que ne parles-tu ?

HYPERBOLÈS, gravement.

Je ne donne pas mes paroles, je les vends.

ALCIBIADE.

Enfin, je sais la route de la marchandise. Combien tu éloquent ?

HYPERBOLÈS.

Laquelle.

ALCIBIADE.

La meilleure ?

HYPERBOLÈS.

Pourquoi ?

ALCIBIADE.

Pour une affaire grave qui intéresse la république.

J'éconte.

HYPERBOLÉS.

ALCIBIADE.

Il s'agit d'une accusation à faire devant le tribunal des archontes, et à soutenir de toute la rhétorique. Quel est ton prix ?

HYPERBOLÉS.

Le crime ?

ALCIBIADE.

Un crime envers les Dieux.

HYPERBOLÉS.

L'accusé ?

ALCIBIADE.

Tu connais Aspasia ?

HYPERBOLÉS.

De nom, seulement : n'importe ! L'accusation ?

ALCIBIADE.

Écoute ! Hier cette femme a fait un vœu de chasteté ; elle a juré d'être à Disme jusqu'à ce qu'elle fût à Diogène : eh bien ! il faut qu'elle ait violé son vœu cette nuit même, entends-tu ?

HYPERBOLÉS.

J'entends, un sacrilège, crime capital... Cinquante drachmes.

ALCIBIADE.

Cinquante drachmes !

HYPERBOLÉS.

Je ne prendrais que la moitié pour la défendre... On ne croit plus aux Dieux.

ALCIBIADE.

C'est vrai !

HYPERBOLÉS.

La preuve ?

ALCIBIADE.

Cette lettre écrite de sa main à son complice.

HYPERBOLÉS.

Le complice ?

ALCIBIADE.

Tei !... Quel meilleur témoin que le complice ! La loi, tu le sais, ne le punit pas.

HYPERBOLÉS.

Accusateur et complice... Total : cent drachmes.

ALCIBIADE.

Cent drachmes, soit. Mais tu feras bien les choses ; tu emploieras les grands moyens ; tu parteras du relâchement des mœurs, des croyances...

HYPERBOLÉS.

On sait son métier.

ALCIBIADE.

Tu la feras condamner, enfin !

HYPERBOLÉS.

J'ai fait condamner tous ceux que j'ai votés.

ALCIBIADE.

Va vite dresser l'acte d'accusation contre elle.

HYPERBOLÉS.

J'en ai toujours de tout prêts : il n'y a que les noms à mettre.

ALCIBIADE.

Va les mettre sans plus tarder ; il faut que le scribe des archontes l'assigne aujourd'hui même.

HYPERBOLÉS, tendant la main.

Je ne travaille jamais sans être payé d'avance.

ALCIBIADE.

Qui me répond de ta langue, quand tu auras men argent ?

HYPERBOLÉS.

Je suis un honnête homme !

ALCIBIADE.

Allons, je m'en rapporte à toi. Voilà le prix convenu, un bon de cent drachmes sur l'insurier Gorgias.

HYPERBOLÉS, regardant le bon avec enthousiasme.

Cent drachmes ! ce sera de la haute éloquence. Cent drachmes !... Sois tranquille, avec un sans preuve, elle sera accusée comme il faut. Cent drachmes !... Si elle en échappe, elle aura du bonheur. Cent drachmes !... Je vais travailler en conscience.

ALCIBIADE, se soulevant et se bouchant les oreilles.

La, la, la... comme l'argent lui délie la langue !

HYPERBOLÉS, le poursuivant.

Cent drachmes !... Elle est perdue... condamnée, exécutée. Cent drachmes !... Eschine, Démosthènes, Isocrate, Mercure même, ne pourraient la sauver !

SCÈNE II.

DIOGÈNE, puis CACUS, OUVRIERS, GORGAS, BOURGEOIS, NICIAS, MILON, ALCIBIADE, EURIPIDE, LYSIPPE, PLATON, LE FILS DE SOPHOCLE, CLINIAS, groupés séparément dans le fond ; CYNÉGIRE, isolé, appuyé à la statue d'or de Miltiade.

DIOGÈNE, seul d'abord.

J'ai donc trouvé le levier que révalent les géomètres de Sicile, le levier à soulever le monde, l'amour, l'amour d'Aspasie ! Oh ! pour mériter ce divin amour, je ferais tout ce qu'un homme peut faire, plus encore. Protée, tu ne seras plus esclave ! Cynégire, tu ne mendieras plus ! Soldats, artisans, poètes, philosophes, plus de misère, de prison, de cigne, d'instratisme !... Je suis heureux !... Plus de mépris, ni de haine ! Mon bonheur doit être le bonheur de tous ! les bienfaits et les hauts faits, voilà la dete sublime, le magnifique présent de nocce de Diogène aimé ! Athéniens, approchez donc tous, sans peur ; ayez confiance en moi, car maintenant j'ai foi en vous... Je suis un nouveau Diogène, je recommence. Je suis sûr que la flamme qui brûle dans mon cœur rayonne sur mon front, qu'elle m'éclaire de la tête aux pieds, et montre à tous ce que je vaux, ce que je peux, ce que je suis, aimant, dévoué, digne enfin de la fortune et de la gloire qui sont dues à la vertu.

(Tout le monde entre.)

CACUS, à Diogène.

Te voilà donc décidé enfin à te mêter des affaires publiques ?

DIOGÈNE.

Oui.

CACUS.

Eh bien, nous allons voter pour toi.

DIOGÈNE.

Tant mieux pour vous.

CACUS.

Oui, nous voterons pour toi, car tu es des nôtres.

DIOGÈNE.

Par Selon, vous voterez bien.

CACUS.

Combien paies-tu nos votes ?

DIOGÈNE.

Hein ?

CACUS.

Oui, combien ? voyons !

DIOGÈNE.

Que dites-vous ?

CACUS.

Ah ça ! mais tu n'entends donc pas le grec ?

DIOGÈNE.

Quoi ! vous voulez me vendre vos suffrages ?

CACUS.

Puisqu'ils sont à nous, nous pouvons bien les vendre. Oh ! nous ne les avons pas volés !

DIOGÈNE.

Je croyais qu'il valait mieux les mériter que les acheter.

CACUS.

On ne donne rien pour rien, à Athènes.

DIOGÈNE.

Ils veulent m'éprouver, voir si je ressemble aux autres.

CACUS.

Je te parle au nom du peuple. Allons, donnant donnant, te dis-je : on ne devient par archonte gratis.

DIOGÈNE, à part.

Mais je n'ai pas d'argent...

PREMIER OUVRIER.

Il nous faut de l'argent et des privilèges : nous voulons ceux de la bourgeoisie. Le peuple a trop de charges, pas assez de droits. Il votera pour toi, si tu veux gouverner pour lui.

CACUS.

Tu entends, c'est à prendre ou à laisser.

DIOGÈNE.

Je ne veux pas, je ne peux pas payer une confiance que j'étais fier d'obtenir, que je serais honteux d'acheter ! Loins de moi, corrompus !

CACUS.

L'imbécille ! Il ne sait pas faire ses affaires, comment ferait-il les nôtres ? Nous voterons pour un autre. Bonne chance.

DIOGÈNE.

Mais, Athéniens, ne voulez-vous pas enfin d'un chef honnête, sincère, franchement dit, qui ne soit que l'expression et l'organe de la vérité ?

CACUS.

Nous ne votons pas pour la vérité : souviens-toi de Socrate !

(Il retourne au groupe du peuple.)

GYNÉCÉE.

Voilà ce qu'ils ont fait de ce grand peuple d'Athènes, jadis partisan du plus digne, et maintenant du plus riche. Moi, je te donnerais ma voix, si je pouvais ; mais je ne possède rien, pas même un vote !

DIOGÈNE.

Oh ! c'est triste !

SCÈNE III.

DIOGÈNE, GORGIAS.

GORGIAS.

Eh bien, Diogène, nous nous rangeons donc ? nous voulons donc être homme, enfin ?...

DIOGÈNE.

Archonte même, si la république le veut...

GORGIAS.

Si le veut l'argent ! Pour être archonte aujourd'hui, mon cher, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. En as-tu ? Je suis sûr que ces gens du peuple l'en demandaient déjà, les gueux !...

DIOGÈNE.

Non.

GORGIAS.

En veux-tu ?

DIOGÈNE.

Pourquoi faire ?

GORGIAS.

Eh bien, mais pour être archonte : tu n'en auras plus après, et tu me rembourseras avec les lutrès. J'ai confiance en toi, quoique tu ne sois pas riche, parce que tu n'es pas noble. Je ferai donc, si tu veux, tous les frais de ton élection. Le peuple est à qui le pèle. Je dispose de la bourgeoisie. Assis sur mon coffre-fort, tu auras toute la solidité qu'il faut. En retour, tu me donneras les fournitures de l'armée de Sicile pour moi ; et pour mes amis les bourgeois d'Athènes, tu égaleras nos droits à ceux de la noblesse : à cette condition-là, nous t'offrons, et notre bourse, et nos voix.

DIOGÈNE, à part.

Celui-là me demandait de l'argent, et celui-ci m'en offre ! quel est le pire ?

GORGIAS.

Eh bien ?

DIOGÈNE.

Que me proposez-vous là ? me traiter, moi,

Diogène, comme le premier candidat veu. Vous savez pourtant bien tous qu'il me faut demander d'autre mérite que l'argent.

GORGAS.

Que dis-tu ?

DIOGÈNE.

Lois de moi, corrompeurs !

GORGAS, lui tournant le dos.

Ma confiance était bien placée !

DIOGÈNE.

Mais ne voulez-vous donc pas d'un magistrat probe, intègre, qui gouverne avec désintéressement, comme il aura été élu ?

GORGAS.

Nous ne votons pas pour le désintéressement : souviens-tôi de Cléon !

(Il retourne au groupe des bourgeois.)

DIOGÈNE.

Oh ! c'est horrible !

SCÈNE IV.

DIOGÈNE, NICIAS.

NICIAS, à Diogène.

Salut à mon futur successeur !

DIOGÈNE.

Saint à l'archonte Nicias !

NICIAS.

Tu vas donc être un des grands d'Athènes, un noble, un patricien, un archonte ?

DIOGÈNE.

Les Dieux le veulent !

NICIAS.

Les Dieux veulent ce que veut le sénat. Malgré ton passé, la noblesse d'Athènes, qui l'apprécie, qui connaît ta sagesse et ta droiture, ne te repoussera pas ; elle l'appellera même de toute sa force, je le parle en son nom, si tu veux promettre de conserver ses droits, de les étendre même sur l'archontat, qui marche à la tyrannie chez nous ; si tu consens enfin, sois clair et bref, à gouverner pour nous et par nous.

DIOGÈNE.

A qui donc entendre ?

NICIAS.

Quelle réponse porterai-je à la noblesse d'Athènes ?

DIOGÈNE.

Va lui dire ce que j'ai dit au peuple et aux bourgeois, que je gouvernerai selon la loi et l'équité ; que je péserai les intérêts de chacun avec la balance même de Thémis, comme Jupiter mesure le soleil et l'ombre à l'arbre et à l'herbe ; que je serai l'homme du droit et non du privilège, l'homme de tous et non de quelques uns, l'homme, enfin, de l'intégrité et de la justice.

NICIAS.

Nous ne votons pas pour la justice : souviens-tôi d'Aristide. (Il retourne au groupe des nobles.)

DIOGÈNE.

Oh ! c'est désespérant !

SCÈNE V.

LES MÊMES, MILON, PLATON, EURIPIDE, LYSIPPE, LE FILS DE SOPHOCLE, CACUS, GORGAS, CLINIAS, OUVRIERS, BOURGEOIS, NOBLES.

MILON, à ses amis.

A notre tour de leurrer ! (En riant, à Diogène.) Nous autres soldats, nous voterons pour toi, si tu veux faire la guerre.

PLATON, en riant.

Nous autres philosophes, nous voterons pour toi, si tu veux faire la paix.

EURIPIDE.

Les poètes voteront pour toi, si tu chasses les philosophes de la république.

LYSIPPE.

Les artistes voteront pour toi, si tu leur donnes le Prytanée à la place des poètes.

LE FILS DE SOPHOCLE.

Diogène, les jeunes gens voteront pour toi, si tu veux leur promettre qu'il n'y aura plus de vieillards.

CLINIAS.

Diogène, les vieillards voteront pour toi, si tu veux qu'il n'y ait plus de jeunes gens.

DIOGÈNE.

Ah ! plutôt aux Dieux que ma langue fût un bâton.

CACUS.

C'est un niais !

GORGAS.

Un ambitieux !

NICIAS.

Un tyran !

PLATON.

Je ferai un traité contre lui.

LYSIPPE.

Et moi, une caricature.

EURIPIDE.

Et moi, une comédie : on en meurt.

MILON.

Si je l'assommais, ce serait plus tôt fait.

CLINIAS.

Non, laissons-le là, et allons au Pnyx voter tous contre lui.

ALCIBIADE.

Si tu n'as la puissance, tu auras du moins l'amour pour te consoler ; à défaut d'Athènes, il te reste Aspasie.

TOUS, riant.

Oui, oui, il te reste Aspasie. (Ils sortent.)

SCÈNE IV.

DIOGÈNE, seul.

Que disent-ils?... que peuvent-ils vouloir dire, si ce n'est qu'il faut renoncer à tout et à elle?... Eh bien, laissez-moi donc tous! laissez-moi, âmes vénales, corrompues et corrompus! je ne suis pas un des vôtres, je rougis d'avoir voulu l'être... Fou que je suis d'avoir douté un instant de leur méchanceté! ils sont encore pires que je ne croyais. O république d'Athènes! je t'avais bien vue d'abord, tu n'es qu'une halle où tout est commerce et trafic, marchandise et denrée! Qui veut, qui veut des hottes d'oignons et de citoyens? C'est ici le marché aux légumes et aux consciences : on y vend des herbes et des hommes, des cœurs de choux et d'Athéniens... Quelle est la plus vile marchandise? Ont, tout est à vendre à prix fixe, ici : l'honneur, la beauté, le pouvoir, le génie, l'éloquence, que sais-je? tout, excepté la vertu, qu'on ne trouve nulle part! Oh! la fortune, la gloire, l'amour, le bonheur, Aspasia elle-même serait trop chère à ce prix. Non, s'il faut perdre la dignité de l'âme, la propreté du cœur! non, s'il faut mettre sous les pieds honneur, vertu, conscience, pour m'élever jusqu'à elle! non, s'il faut cacher le remords sous la couronne civique, l'opprobre sous le manteau d'archonte, tout ce que j'ai reproché aux autres! J'aime encore mieux mon manteau de cynique... tout troné qu'il est, il ne laisse voir au moins que mon orgueil! Non, mille fois non! plutôt mourir de douleur, plutôt vivre de regrets! Athènes, Athènes! fille de Minerve, veuve de Solon, n'as-tu donc plus souvenir de ton passé, souci de ton avenir? O ville vouée à la mort, tes hommes ont beau avoir du cuir au front, du fer aux mains, comme les héros des Thermopyles... il leur manque le cœur!... Moi, moi seul, j'avais assez d'amour pour te sauver! Pins d'espoir pour toi comme pour moi! A toi, à toi l'esclavage et la misère des petits, l'ostacisme et la mort des grands, le malheur de tous! A moi, à moi l'isolement, l'abandon, le désespoir... à moi le tonneau!

SCÈNE VII.

DIOGÈNE, abattu; ASPASIE, debout devant lui.

ASPASIE.

Diogène!

DIOGÈNE.

Aspasie! Ah! va-t'en, va-t'en, fille des Sirènes, ne me tente pas, ne m'attire pas dans l'abîme! Va-t'en, va-t'en vite, dangereuse image, force magique, irrésistible! Éloigne-toi, on ne te répond plus de moi, ou je vais aller leur dire : Athéniens, j'accepte, j'accepte tout pour elle.

ASPASIE, à part.

Malheureux!

DIOGÈNE.

Pardon, pardon, de ne pas t'avoir déjà fait, je n'ai pas pu.

ASPASIE, à part.

Ah! tant mieux.

DIOGÈNE.

Mais j'irai, j'y vais, si tu l'ordonnes.

ASPASIE.

Insensé, que veux-tu, qu'as-tu voulu faire?

DIOGÈNE.

J'ai voulu, j'ai voulu être tout, avoir tout pour toi, avoir tout ce qui plaît aux femmes : la gloire qui séduit les meilleures, la fortune qui les séduit toutes; j'ai voulu devenir le premier homme d'Athènes pour en avoir la première femme... et ils m'ont proposé le crime et la honte pour prix de mon bonheur!

ASPASIE.

Et tu as refusé?

DIOGÈNE.

Tu vois.

ASPASIE, à part.

Bien, bien!

DIOGÈNE.

Reprends, reprends donc ton vœu que je ne puis remplir; retire-moi cet amour que je ne puis satisfaire. Malheureux Titau que je suis! les dieux d'Athènes m'ont foudroyé avec leurs vices, ces foudres de la terre, et je suis retombé dans mon néant.

ASPASIE, avec explosion.

Les dieux soient loués!

DIOGÈNE.

Que dis-tu?

ASPASIE.

Je dis que tu ne pouvais être plus riche, plus glorieux, plus grand pour moi que dans cet abaissement, plus victorieux que dans cette défaite; je dis que tu allais te perdre, te confondre, te perdre dans ce monde infâme où rien n'est à sa place, ni le crime, ni la vertu, où les dieux mêmes n'osent plus descendre, de peur de s'y corrompre; je dis que je te béais, que je te remercie de t'abaisser, de t'éloigner, de te sauver de cette Athènes perdue! Tu voulais les sauver, pauvre Diogène, pour l'amour de moi, et tu te perdais toi-même! Je ne parle pas de la mort que tu risquais comme tous ceux-là qui ont voulu le salut des autres, depuis Orphée déchiré sur l'Hémus, jusqu'à Lycurgue échappé aux siens, en se tuant lui-même; non, ce n'est là qu'un attrait de plus pour les grands cœurs. Mais ce qui est pis, tu perdais, comme tu le dis, ta sagesse, ton honneur, ta conscience, ces trésors divins, inconnus au reste des hommes, tout ce qui m'a fait t'estimer et t'aimer. Car je t'aime pour tout ce qu'ils haïssent, pour ta

paavreté, ta liberté, la dignité, pour ton mépris, ton dédain, ton horreur de leur vie; parce que tu étais par de leurs vices, de leurs folies, de leurs erreurs; parce que tu étais la négation de ce monde pervers qui mérite encore un déluge; parce que tu étais enfin, dans Athènes la superbe, Diogène le Cynique!

DIOGÈNE.

Oh! cela est-il vrai?

ASPASIE.

Oui, oui. Pourquoi douter? Regarde-moi: l'amour est tout-puissant, il transforme comme il crée. Vois, j'ai renoncé à tout pour toi, j'ai rompu avec tout mon passé aussi; j'ai quitté renommée et richesse, pour te mieux ressembler. Je me suis vivifiée, renouvelée, recrée à ton image, ô divin Pygmalion! j'ai voulu être ton œuvre, ton bien, ta femme, être toute à toi désormais, comme je te veux tout à moi.

DIOGÈNE.

O belle, pins belle que je ne t'ai jamais vue dans toute ta splendeur!... tu m'aimes, tu m'aimes ainsi!... Oh! répète, répète-le!

ASPASIE.

Oui, oui, c'est ainsi que je t'aime, et qu'Athènes te hait! Voilà pourtant comme elle traite les meilleurs de ses fils, les plus purs de sa race, ceux qui ont gardé du ciel leur noblesse primitive, la souvenir de leur sublime origine, quelque chose de la divinité sur la terre, un air de famille de l'Olympe tel bas, les vrais enfans des Dieux, les sages qui ne la trompent, ni ne la perdent, ceux qui ne sont ni dépravés, ni dégradés, ni pervers, ni avilis... ses originaux, ses fous, ses condamnés... c'est là son rebut!... Elle a tué Socrate, banni Aristide, emprisonné Miltiade, et elle réduit Diogène au tonneau! Diogène, restes-y donc loin des autres! dans un monde mauvais, le meilleur est celui qui s'en retire. Qui ne peut le sauver doit le quitter. Reste, reste toujours à l'écart. Je t'aime, je t'aime mieux ainsi, te dis-je, je te préfère à tous... Pour moi, plus tu t'abaisses, plus tu t'élèves... tu es plus grand que Périclès, même dans toute sa gloire; tu es le premier homme d'Athènes, parce que tu en es le dernier.

DIOGÈNE.

Cher tonneau, chères guenilles, qui me vaiez tant d'amour, je ne vous quitterai jamais! je te garderai toujours, humble vie, qui m'éloigne des hommes et me rapproche des dieux! Ciel, ouvre-toi! Athènes disparaît! tu n'es plus digne d'un tel bonheur!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, VOIX DE CACUS dans la coulisse.

VOIX DE CACUS, précédée de deux sons de trompe, dans la coulisse.

Athéniens, au nom de l'archonte, Aspasie est

citée à comparaître demain devant l'Aréopage, pour se défendre de l'inculpation de sacrilège portée contre elle par l'orateur Hyperboles, qui l'accuse d'avoir violé un vœu de chasteté fait à Diane.

DIOGÈNE, stupé.

Entends-tu?

ASPASIE.

Qu'est-ce que cela?

VOIX DE CACUS, s'éloignant.

Athéniens, au nom de l'archonte, Aspasie, etc.

SCÈNE IX.

DIOGÈNE, ASPASIE.

DIOGÈNE.

Entends-tu?

ASPASIE.

Je ne puis comprendre...

DIOGÈNE.

Ce trouble, ce silence, cette stupeur!... elle est coupable!

ASPASIE.

Ah!

DIOGÈNE, à part.

Tomber du ciel dans l'enfer! (A Aspasie.) C'est à devenir fou, n'est-ce pas?

ASPASIE.

Mais non, c'est un songe, un songe horrible! Je m'y perds.

DIOGÈNE.

Parle, parle Aspasie! Qu'est-ce qu'Hyperboles?

ASPASIE.

Hyperboles!...

DIOGÈNE.

Qu'est-ce que cette accusation? réponds vite.

ASPASIE.

Je ne sais, je le jure!...

DIOGÈNE.

Elle ne sait, elle le jure! Oui, comme hier... ratterie et trahison! le jour même de son serment!... Ah! c'est à douter, comme Pyrrhon, du soleil et de la vérité! Défends-toi donc, misérable! il y va de l'honneur, de la vie!

ASPASIE.

Mais ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai! sur ma vie, sur mon âme, ce n'est pas vrai!

DIOGÈNE.

Cela est publié, avéré, et elle ule, elle s'obstine, elle persiste... pâle, pâle seulement comme le remords! O Méduse, le crime a pétrifié ton front comme ton cœur!... Comment ai-je pu me fier à cette femme! Je te hais!

ASPASIE.

Non, non, tu ne crois pas, tu ne peux pas croire ce que tu dis! c'est impossible! Je ne sais d'où vient le coup qui me frappe; c'est un complot infernal contre moi, contre nous! Mais, par

Styx, je suis innocente! Pourquoi, pourquoi t'aurais-je trompé?

DIOGÈNE.

Pourquoi?... pour tromper!

ASPASIE.

Il le croit!... Malheureuse! malheureuse!... c'est le passé qui m'accuse... Ah! c'en est trop! ton docte seel serait une offense, et ma défense une honte! Adieu!

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DIOGÈNE, seul, puis ALCIBIADE.

DIOGÈNE, la suivant des yeux.

Aspasie, un mot, un aveu, un regret, et je te pardonne!... Elle me quitte!... J'avais fait d'elle, moi, pauvre homme sans famille, sans pays, sans croyance, une épouse, une patrie, une divinité... Je lui offrais tous les amours, tous les parfums de mon cœur comme un encens digne d'elle!... Quel réva!... Que croire maintenant?

ALCIBIADE.

La vérité.

DIOGÈNE.

Que dis-tu?

ALCIBIADE.

Entre nous, c'est l'histoire des larrons d'Ésope.

DIOGÈNE.

Comment?

ALCIBIADE.

Pendant que nous nous disputions tous deux la belle, ou troisième l'enlevail.

DIOGÈNE.

Non, non, c'est impossible... quelques ruse infame... Je ne te crois pas!

ALCIBIADE.

Tu la croiras peut-être mieux! Lis!

(Il lui montre la lettre d'Aspasie.)

DIOGÈNE.

Ah!

ALCIBIADE.

Heureux Hyperbois! Alons, il faut en prendre son parti.

DIOGÈNE.

O mon cœur, ma tête! mes tempes éclatent, ma poitrine se brise! Il y a quelque chose qui s'arrache et se déchire là-dedans. C'est la fin... Voilà une larme dans mes yeux, la première que j'aie versée, la dernière! Oh! si faudrait toutes les larmes d'Héracite, ou plutôt le fou rire de Démocrite devant tant d'horreur! (Il rit.) Ah! ah! ah! ma raison s'égare, je tombe au foud de l'abîme! Va donc pour la honte et le crime! A moi, violence et vengeance! à moi tous les excès, tous les dieux d'Athènes... et Bacchus et Vénus, et les faunes et les nymphes, toute la bande effrénée des plaisirs! Fi de la douleur, de la jalousie de la fidélité, du serment! Vivent l'or et la puissance! vivent le vin et l'orgie! vivent les femmes qui vous aiment et qu'on n'aime pas! vive tout ce qui étourdit, qui console et qui venge, tout ce qui fait oublier! vive tout ce qui fait vivre avec la mort dans le cœur!

ALCIBIADE, effrayé.

Mais c'est la folie d'Eros!

DIOGÈNE.

Non, non, c'est là toute la raison, la sagesse, la vérité. La folie est de croire à quelqu'un, à quelque chose, à la foi, à l'amour, à l'homme, à la femme, à tout ce qui trompe... Rien n'est bon, rien n'est vrai dans ce monde, pas même l'amour! L'amour, baillon, mensonge, néant comme le reste! Le seul bien qui me rattachait au bien est à jamais rompu! Je n'aime plus rien, je ne crois plus à rien... O ma dernière illusion, tueur fausse comme les autres, flamme folle du cœur, éteins-toi à ton tour, sois le souffle de la trahison éteins-toi dans le doute, le mal et la nuit! Et meurent, meurent avec toi toute vertu, toute pitié, toute humanité! Athéniens, Athéniens, je suis digne de vous maintenant! je suis enfin, grâce à elle, vil et méchant, bon pour vous gouverner! Je suis des vôtres! Attendez-moi, j'accepte toutes vos conditions; je suis votre homme; je suis, je veux être archonte d'Athènes!... Je veux me perdre pour la punir... Elle ne trompera plus personne!

ACTE CINQUIÈME.

L'Aréopage. — Caméclabre, corde, statue de Lycus, autel.

SCÈNE I.

OUVRIERS attachés au corde rouge qui ferme l'enceinte des juges.

PREMIER OUVRIER.

Dépêchons-nous, le soleil nous gagne.

DEUXIÈME OUVRIER.

Oui, hâtons-nous. l'audience commencera de bonne heure, il y a une cause curieuse aujourd'hui...

PREMIER OUVRIER.

Curieuse et sérieuse!... On ne jugera que celle-là, vu son importance.

DEUXIÈME OUVRIER.

Finiçons donc vite pour aller boire un coup, et revenir avant la foule.

PREMIER OUVRIER.

Qu'est-ce qui parle contre l'accusée?

DEUXIÈME OUVRIER.

Oh! son compte est bon! c'est l'orateur Hy-

perboles... qui enrouerait Démosthènes!... qui parle douse heures sans cracher... qui ne dit jamais : Je l'assure, mais — je l'accuse.

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

DIOGÈNE, sortant de son tonneau.

Je n'ai pas pu, je n'ai pas pu renoncer à ma conscience, à ma vertu!... Athènes!... Aspasie!... courtisanes qui se valent! saine mieux ma vieille insouciance, ma liberté! Je suis revenu à mon tonneau, que j'ai roulé ici pour voir juger cette femme! Dire que j'ai quitté ces vrais biens pour elle! oui, pour l'aimer d'abord... puis pour la punir... la punir... ou la sauver!... Ah! qu'elle se perde sans moi! Pourquoi m'a-t-elle trompé? assez de folies comme ça! J'ai été ambitieux, jaloux, cruel, furieux, presque archonte pour elle! J'ai fait tout comme les autres. Oh! pourquoi l'ai-je aimée? ouh... et pourquoi celle-là plutôt qu'une autre? Serai-je devenu amoureux d'une femme différente d'elle, ailleurs que dans cette maudite ville, à Thèbes ou à Delphes, par exemple? Qu'est-ce donc que l'amour, ce besoin d'être à deux, ce mal qui nous gagne à jour fixe de la vie, ou ne sait pourquoi, par un certain fluide échangé d'un coup d'œil, au hasard, sans volonté, entre deux êtres qui ne se sont jamais vus, étrangers l'un à l'autre, blancs et noirs, d'Athènes et de Sinope, les plus éloignés de nature, les plus opposés même de goût, d'état, de caractère? Amour, amour! énigme éternelle, le sphinx qui le garde ne trouvera-t-il pas un Œdipe pour l'expliquer? Certes, il y a bien d'autres épouses, d'autres maîtresses, que sais-je?... d'autres brunes et d'autres blondes... Mais une autre femme, cette moitié de notre âme, ce complément de nous-mêmes, cette mère de nos enfants, cette créature suprême qui nous domine et qu'on aime; qui nous sauve et nous perd, et qu'on aime; qui fait de nous, d'un regard, un dieu ou un chien, et qu'on aime encore, qu'on aime toujours... la femme, notre femme, il n'y en a qu'une, et celle-là, c'était la mienne! Non! non! je n'en trouverai pas une autre... Deux femmes, c'est impossible; autant chercher un homme, autant renoncer à toutes... Donc, seul, seul encore, seul toujours, à jamais seul, dans le tonneau du cynique, comme j'eusse été seul dans le palais de l'archonte. C'est mortel! Cynique ou archonte, n'importe! le nom n'y fait rien; où le cœur manque, est la bête... Oui, me voilà redevenu chien quand même, enragé cette fois, à mordre tout ce qu'on me mordre moi-même et à en mourir!... Allons, peuple curieux et cruel, approche, toi, pour qui tout est spectacle et proie, pain et cirque, tout, le bien et le mal, la honte et la gloire, le supplice et l'apothéose! Viens

voir comment trompe une femme, et comment pleure un homme!

DEUXIÈME OUVRIER, rentrant avec le premier.

Il était temps de revenir, voici déjà l'accusateur Hyperboles.

SCÈNE III.

LES MÊMES, HYPERBOLES, bourré de papiers; ORATEURS, PEUPLE, CACUS.

DIOGÈNE.

Ah! c'est là son accusateur... Lui! mais je le connais. Quoi! c'est lui qui s'appelle Hyperboles? Oh! infamie! cela se peut-il!... Accusé par son complice... je suis trop vengé!

DEUXIÈME OUVRIER.

La corde est bien rouge aujourd'hui, gare à ceux qu'elle touchera! Ils seront bien margés pour l'amende.

CACUS.

L'heure de Thémis, place à l'archonte et aux juges!

SCÈNE IV.

LES MÊMES, HÉRAUTS; MILON, suivi des GARDÉS SCYTHES; PRÊTRES et PRÊTRESSES DE JUPITER de BON-CONSEIL; CACUS et autres SCRIBES, portant deux urnes et une chapsyde; NICIAS et autres ARCHONTES, couronnés de myrte et portant des baguettes d'ivoire; ALCIBIADE, puis PROTÉE, PHRYNÉ, LAIS et ASPASIE, voilée, et TOUS LES AUTRES PERSONNAGES de la pièce.

(Les juges prennent place au tribunal, et les prêtres allument le sacrifice sur l'autel.)

NICIAS, debout, tenant sa couronne de myrte.

O Justice, fille des dieux, reine des hommes, prête-moi ta balance et ton impartialité, ton glaive et ta sévérité, en échange de ces libations que je fais avec un vin pur et vermeil comme le cœur de l'innocent.

(Les juges s'assoient.)

CACUS.

Silence! Hyperboles contre Aspasie.

LE PEUPLE.

Ah!

ALCIBIADE, bas, à Hyperboles.

Allons, gagne bien ton argent!

(Hyperboles se place sur la pierre d'attaque.)

CACUS.

Aspasie est-elle présente?

DIOGÈNE, à part.

Elle n'est pas présente! Ah! c'est moi qu'on va condamner.

NICIAS.

Parle, Hyperboles.

HYPERBOLÈS, toussant, crachant, éternuant.

Hum ! hum ! (Grand silence.) Que Jupiter me frappe de sa foudre, Minerve de sa lance, et Cérès de sa faucille ! Que Thémis m'achève de son glaive, et Lycus de ses dents ! Que Diane elle-même, le chaste Diane pour l'honneur de qui je parle ici, me perce de ses flèches sur la terre, et me jette aux Furies dans l'enfer ! Que... Mais qu'ai-je besoin de sermens ? On connaît mon honnêteté et ma conscience, mon zèle pour le bien public, mon pur amour de la vérité et de la justice. J'ose du droit... du devoir de tout bon citoyen, de veiller à la répression des crimes et au maintien des lois. Donc, illustres magistrats, magistrats illustres, recommencez, redoublez les prières et les libations !...

PHRYNÉ, à part.

Encore boire ! quelle justice altérée !

HYPERBOLÈS.

Invoquer les lumières divines, et la sage Minerve, et Jupiter de Bon-Conseil ; car il s'agit d'un procès immense qui touche le ciel et la terre, qui regarde les hommes et les dieux... une accusation de sacrilège, de violation de vœu fait à une déesse par une prêtresse !... Il s'agit d'un crime à mettre l'Olympe en courroux, et Athènes en péril !... Qui donc a commis ce crime abominable, impie ?... C'est Aspasia, une femme qui a fait hier au vœu de chasteté à Diane, et qui a violé ce vœu, couvrez-vous la face, ô juges, cette nuit !... (Rumeurs.) Si on ose, j'ai des preuves, cette lettre qu'elle m'a écrite hier, à moi ; car je suis le complice du crime, Athéniens... (Nouvelles rumeurs. — Vivement.) Oh ! dans l'intérêt des dieux !... pour la mieux condamner... J'ignorais ce vœu sacré... les remords m'ont pris dès que j'ai connu le crime, et me l'ont fait dénoncer pour le punir... Cette lettre prouve tout. (Il lit.) « Liens, » vœux, sermens, promesses, j'oublierai tout, » je briserai tout pour toi... Viens ! — **ASPASIE**. » (Il passe la lettre aux juges, qui l'examinent.)

DIOGÈNE, à part.

Plus de doute !

HYPERBOLÈS.

Le crime n'est que trop grave... il est flagrant... il faut un exemple ; il le faut, magistrats, pour l'honneur de la religion, le saint de la patrie... On ne croit plus, on ne craint plus. L'impiété, l'athéisme, la philosophie, ces nouveaux Titans, escaladent encore l'Olympe... Si vous laissez emporter le ciel, que deviendra la terre ? Après Jupiter, Solon ; après les croyances, les lois ; après les dieux, les archontes... Déjà vous avez mis un frein à cette licence horrible, vous avez fait justice de l'immoralité des doctrines dans la personne de Socrate... achevez, condamnez l'immoralité dans la personne d'Aspasia. D'après la loi de Solon, la loi de Dracon, la loi même du tyran

Pisistrate, tout sacrilège est un crime capital. Je requiers la peine de mort.

CACUS.

Aspasia est-elle présente ? (Silence.)

DIOGÈNE, en lutte avec lui-même.

Faut-il donc que je la défende ?

CACUS.

Personne ne comparait pour elle ?

(Nouvel silence.)

ALCIBIADE, à part.

Victoire !

DIOGÈNE, s'avancant résolument.

Moi !

ALCIBIADE.

Diogène !

DIOGÈNE, s'avancant sur la pierre de défense.

Athéniens, tout cela est infâme, indigne, impossible !... mensonge et perfidie !... N'en croyez rien. N'écoutez pas cet homme, Athéniens, un imposteur ! Cette lettre est fautive, et cet homme a menti... Cet homme est un voleur...

TOUS.

Oh !

DIOGÈNE.

Un voleur, je le jure, qui tue maintenant avec sa parole comme autrefois avec son poignard, qui m'a volé moi-même jadis, sur la place publique ; qui ne devrait paraître ici qu'en accusé... Oui, magistrats, j'en réponds sur ma tête, cet homme est un voleur.

HYPERBOLÈS.

Moi, un voleur ! (À part.) Je ne le suis plus depuis long-temps.

DIOGÈNE.

Oui, toi ; je te connais.

HYPERBOLÈS, à part.

Allons, de l'audace ! (Haut.) Non, non, magistrats ; j'ai forcé jadis, c'est possible ; mais depuis que j'appartiens à Thémis, je suis irréprochable. (S'adressant à la foule.) Je défie qui que ce soit ici présent de me reprocher, de me prouver un nouveau crime. Voyons, qui, qui donc peut m'accuser d'un vol ?

ASPASIE, s'avancant voûtée.

Moi.

DIOGÈNE, à part.

Eile !

ALCIBIADE, de même.

Qu'est-ce cela ?

NICIAS, à Aspasia.

Qui es-tu ?

ASPASIE.

Une femme d'Athènes.

NICIAS.

Que veux-tu ?

ASPASIE.

Témoigner contre toi.